NUMERO 59

Illinois U Library

27 MAI 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

SEIGNEUR DU NORD

I

ROMAN INÉDIT
par HENRY CASTILLOU
ILLUSTRÉ PAR REINOSO

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

HENRY CASTILLOU

« Un très grand et très beau roman d'aventures, le troisième d'un jeune écrivain », déclarait, en décembre 1948, M. Emile Henriot, de l'Académie française, qui, consacrant la totalité de son feuilleton hebdomadaire du journal le Monde à Cortiz s'est révolté (Ed. Fayard), ajoutait: « Je n'ai, pour ma part, rien vu de semblable depuis l'Atlantide, et cela a l'air d'avoir été écrit par quelqu'un qui a bien lu le Mérimée de l'Enlèvement de la Redoute... » Le Prix interallié devait, la même année, apporter l'appui de sa notoriété à l'opinion de M. Henriot. En ce qui concerne l'auteur lui-même (à peine âgé de trente ans aujourd'hui), un article du regretté Frédéric Lefèvre nous apprend que « venu à Paris vers sa vingtième année, Henry Castillou corrigea d'abord les épreuves des autres dans une imprimerie ». Après un stage des plus brefs dans l'administration, et comme son premier roman Orteno (Ed. de la Jeune Parque) venait de paraître, « son auteur décida de ne plus se consacrer qu'à ce qui l'intéressait : écrire des romans ». Celui que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs est le cinquième ouvrage d'Henry Castillou, qui, outre ceux déjà cités, a publié le Fleuve mort, Sao Thomé et le Duel de Sorlente. Comme le disait encore Frédéric Lefèvre, « Henry Castillou appartient à une espèce qui n'est plus guère représentée aujourd'hui parmi nos écrivains: c'est un conteur ». Les lecteurs de Seigneur du Nord ratifieront sûrement ce jugement.

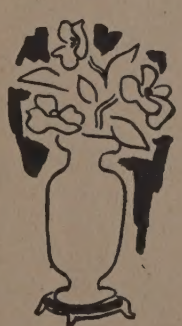
SEIGNEUR DU NORD

I

ROMAN INÉDIT

par HENRY CASTILLOU

ILLUSTRÉ PAR REINOSO



Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Henry CASTILLOU.

Supplément au N° 241 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

A Roger Vercel

CHAPITRE PREMIER

D'UN geste brusque Laura venait d'armer le browning.

Dans quelques minutes le général Touan Hsi-Lien serait chez elle. La jeune femme frissonna, ferma les yeux. Elle ne pouvait s'empêcher de revivre, une fois de plus, ce qu'avaient été pour elle les événements de Yuanping, un an auparavant. Et elle allait en connaître le responsable !

Quand, dès le lendemain du retour de Laura Formerie à Taiyuan, il avait fait demander à être reçu, elle avait tout de suite refusé. Aucune autre réponse ne lui semblait permise. Puis elle avait eu cette idée...

Chaque fois qu'elle pensait à la prise de Yuanping — au meurtre de son mari et de son fils, à ce qui avait suivi ! — Laura se disait que pour le rebelle Touan, à présent commandant en chef des troupes de la province chinoise du Chansi, le châtiment inévitable ne tarderait pas. Mais elle n'avait jamais encore songé à intervenir dans ce châtiment, à en avancer l'instant. Et soudain, devant la possibilité qu'elle avait vue, Laura n'était plus parvenue à écarter ce sentiment qui prenait une force singulière : elle avait à accomplir une action juste, un devoir.

Tourmentée, elle avait connu des heures d'indécision. Et maintenant qu'elle avait retiré de l'étui le petit pistolet noir, brillant — qui lui avait semblé si lourd ! — ses hésitations fiévreuses n'avaient pas entièrement pris fin.

Laura s'approcha de la fenêtre. Le vent soulevait dans la cour les habituels tourbillons de terre jaune. Des nuages de poussière, venus des lointains déserts de Mongolie, passaient haut, voilant le pâle soleil de cet après-midi de mai.

Elle allait recevoir Touan Hsi-Lien !... L'année précédente Laura avait rejoint son mari, venu diriger l'exploitation des mines qu'il possédait au Chansi. Le général qu'elle avait vu le plus fréquemment pendant son séjour dans cette province du Nord, du début de mars à la fin d'avril 1931, était le vieux gouverneur militaire de la région de Yuanping. Tous les généraux chinois se ressemblaient, elle l'avait entendu dire souvent. Toujours prêts à la révolte pour augmenter une puissance qui leur permettait de s'enrichir vite ou pour vendre ensuite leur soumission momentanée.

Après avoir marché nerveusement dans le salon, Laura s'était assise, quand une voiture pénétra dans la cour. Une autre la suivait. Laura

resta un instant sans bouger. Puis elle saisit l'arme posée sur la petite table, la glissa dans la poche de son tailleur. Elle revint vers la fenêtre.

Sept ou huit soldats aux longues capotes, aux bonnets de fourrure, entouraient les deux autos. Le cœur de Laura battit plus vite. Les mêmes uniformes que ceux des misérables de Yuanping !

Le valet de chambre français entra. Elle fit un effort pour lui répondre, d'une voix troublée dont elle s'alarma.

Un peu plus tard, elle entendit se rapprocher vite, très vite lui semblait-il, un craquement de bottes dans le corridor. La porte s'ouvrit. Laura respira profondément. Le valet de chambre annonçait le général Touan Hsi-Lien.

Des secondes s'écoulèrent. Lentement, Laura se retourna. A quelques pas d'elle le général s'inclina. D'abord il la remercia de le recevoir.

— Dès que le président du Groupe m'a appris votre retour, madame, j'ai eu hâte de venir. L'an dernier vous avez quitté la province avant que j'aie pu... J'aurais tant voulu vous dire bien plus tôt toute la peine...

Il ne s'exprimait pas en anglais comme elle s'y attendait, mais en français.

Il n'avait sans doute guère plus de trente-cinq ans. C'était un homme du Nord, au teint clair, mince, d'une taille qui aurait été moyenne pour un Européen. Non sans une certaine surprise, Laura s'apercevait qu'il était fort différent du vieux gouverneur militaire de Yuanping. Il ne devait pas montrer souvent ce sourire figé, inexpressif, que Laura trouvait particulièrement irritant chez l'autre général. Il portait un uniforme kaki, sans décorations.

A présent il disait combien il détestait les habitudes prises au cours de tant d'années de luttes intérieures. Trop mal payés par des chefs prévaricateurs, les soldats s'étaient accoutumés au pillage — et à ce qui l'accompagne.

— Je mettrai fin à cela. Je veux des soldats qui méritent qu'on les appelle ainsi.

Un temps s'écoula. Laura parla, sans que sa voix eût l'altération qu'elle avait redoutée.

— On sait donc d'avance comment ces hommes se conduiront. Mais rien ne détourne des ambitions que je méprise, que je hais, ceux qui se servent d'eux !

L'expression du général devint plus grave.

— Nous devons avoir le courage d'accepter toutes les suites de nos actions. Même les suites dont nous ne pouvons qu'avoir honte...

Il soupira.

— Madame, l'an dernier, au cours d'une réception chez le président du Groupe, j'avais pu parler avec vous. Les invités étaient très nombreux. Aussi vous avez oublié certainement. Mais moi, souvent, j'ai pensé à cette réception, à ces quelques minutes. Oui, souvent.

Il se tut. Ses yeux restaient fixés sur Laura.

Grande sans l'être trop, elle n'avait pas la carnation imprécise de certaines blondes. Il connaissait son âge : vingt-six ans. Son regard froid, ses lèvres serrées faisaient paraître cette belle jeune femme animée d'une énergie voisine de la dureté. Mais pendant deux ou trois secondes ce regard avait changé ; les traits s'étaient détendus. L'aspect de Laura n'avait plus alors donné au général qu'une impression de sensibilité, presque de douceur.

— Vous ne vous rappeliez plus cette soirée, n'est-ce pas ?

La main de Laura, dans la poche du tailleur, se posa sur la crosse de l'arme. Du même ton âprement railleur, Laura répondit :

— En effet, je n'avais pas retenu votre nom. Vous étiez un officier parmi d'autres. Et non pas, comme aujourd'hui, le personnage le plus puissant du Chansi. Mais sans doute prépariez-vous déjà cette brillante révolte...

Laura serrait la crosse rugueuse. Un jour, à Yuanping, elle avait tiré sur une cible fixée contre un des arbres du parc, logeant toutes les balles dans le voisinage du cercle central. Mais d'abord le pistolet s'était enrayé. « La même chose peut se produire avec celui-ci », songea-t-elle.

Quatre ou cinq pas seulement séparaient Laura du général. Une balle ne pouvait qu'atteindre son but. Et ensuite ? Laura s'interdisait de penser plus loin. Sa gorge se serrait soudain. Laura n'aurait pu prononcer un mot. Et ce regard profond, triste à présent, la gênait...

Laura se contraignit à poser les yeux sur les deux photographies encadrées devant elle, sur la table. L'un des portraits était celui d'un homme d'un peu moins de quarante ans, à la physionomie résolue. Sur l'autre portrait riait un enfant de trois ans, très blond.

Le léger tremblement du bras droit de Laura cessa. Mais au moment où Laura soulevait doucement l'arme, la voix du général la fit tressaillir.

— Me laisserez-vous dire, madame, que je méprise comme vous cette indiscipline des chefs qui a tant affaibli notre armée, notre pays ?

La main de Laura s'était desserrée. Son regard avait-il semblé interrogateur ? Le général poursuivit :

— Madame, vous n'avez pas séjourné longtemps au Chansi, l'an dernier. Vous n'y êtes revenue que depuis quelques jours. Et nos complications intérieures n'ont sans doute guère d'intérêt pour vous. Cependant, si vous me le permettez, je parlerai un peu de la situation dans la province...

Après la victoire du généralissime Tchiang Kai Chek contre les puissants seigneurs de la guerre maîtres des provinces du Nord, le vieux maréchal, gouverneur du Chansi, s'était soumis à l'autorité de Nankin. Pour que cette soumission ne fût pas seulement théorique, éphémère, le gouvernement avait envoyé dans le Chansi le général Touan et d'autres officiers chargés de contrôler l'armée. Bien entendu, il y eut tout de suite une opposition entre le gouverneur de la province et les officiers venus de Nankin. Après la mort du vieux gouverneur, son fils, Feng Tien-Tsai, diminua de plus en plus leur importance. La tension avec le Japon augmentait à propos de la Mandchourie. Le nouveau maréchal profitait des difficultés du gouvernement pour rendre son pouvoir au Chansi de plus en plus indépendant.

Au cours du mois d'avril 1931, le gouverneur militaire de la région de Yuanping, dévoué au maréchal Feng, recevait des renforts. Son armée prenait position face aux troupes bien moins nombreuses de Touan, envoyé en garnison à la limite des déserts du Suiyan.

— Ma mission était d'empêcher que l'armée du Chansi échappât au gouvernement et servît un jour contre lui. Suivant les instructions reçues de Nankin, je ne devais pas me laisser éliminer. J'ai pris Yuanping avec ma seule division. Les soldats qui m'étaient opposés n'avaient pas été payés depuis deux mois. Ils ont à peine résisté.

Ensuite le général Touan s'était mis en marche vers Taiyuan, la capitale du Chansi. Le maréchal n'avait plus la certitude d'être le plus fort. Aussi, suivant la tradition, il avait préféré ne pas risquer la bataille. Il avait cédé. Touan devenait commandant de l'armée. Mais le maréchal Feng avait seulement changé de moyens. Sans aucun acte de franche hostilité qui aurait pu provoquer une nouvelle réaction, il ne cessait de s'employer à affaiblir Touan, à l'isoler.

— Le maréchal Feng dispose des impôts de la province, des crédits étrangers. Il s'en sert contre moi.

Il s'arrêta quelques instants.

— Pardonnez-moi, madame, si ces explications vous sont indifférentes. Je comprends que pour vous elles ne justifient rien. Mais vous saurez que ma puissance est très loin d'être celle qu'on peut croire. Toute l'administration, le Conseil provincial, les vieilles familles me sont hostiles. Parce que j'ai étudié en Europe, on me dit trop favorable aux étrangers. Pourtant, je n'ai pas l'appui du Groupe.

Ils restaient debout dans le salon. Le général Touan leva les yeux. Laura n'avait plus tout à fait le même regard...

Le valet de chambre prévint qu'un officier demandait à parler immédiatement au général. Ce dernier parut surpris, s'excusa auprès de Laura.

En revenant, quelques minutes plus tard, il avait le front plissé. Il était livré à une préoccupation nouvelle.

Dehors, le vent poussait moins haut les nuages de poussière d'un jaune sombre qui s'épaississaient. Le soleil ne luisait plus.

— J'ai été obligé d'attaquer Yuanping. J'espérais ne plus avoir ensuite à lutter contre des hommes de mon pays.

Il hocha la tête.

— N'est-il pas nécessaire d'accepter de suivre pendant un moment des chemins qu'on n'aime pas, si c'est le seul moyen de mettre fin à un état de choses néfaste ? reprit-il.

Comme elle se taisait, il demanda de nouveau :

— N'est-ce pas nécessaire ?

Un instant s'écoula. Enfin elle répondit :

— Ceux qui s'engagent sur des chemins qu'ils disent ne pas aimer pensent que c'est pour un temps. Et ne sont-ils pas toujours entraînés vers un but différent du premier ?

Sa voix avait moins d'âpreté.

— Madame, ce que vous dites me frappe. Vous exprimez une préoccupation qui ne m'a pas quitté.

Il paraissait attendre d'autres paroles de Laura. Mais celle-ci, qui ne lui avait toujours pas indiqué de siège, ne disait plus rien.

— Des événements se produiront bientôt. On vient de m'avertir d'une décision grave du maréchal Feng et du Conseil provincial. S'ils osent la prendre ils ont la certitude que ma position est très affaiblie et qu'ils sont sur le point d'en finir avec moi.

Un silence assez long suivit.

Au moment de se retirer le général Touan ne trouvait-il plus les mots qu'il voulait prononcer ? Leurs yeux se rencontrèrent. Il détourna aussitôt les siens. Laura lui voyait un trouble qu'elle était très loin de prévoir lorsqu'elle l'attendait. Comme s'il faisait un effort pour mettre fin à ce silence, il reprit, d'une voix plus basse qui, d'abord, manqua d'assurance :

— Je n'ai pas dit tout ce que je souhaitais vous dire... Et j'ai essayé de montrer quelles raisons m'ont fait attaquer Yuanping. Ah ! Je sais qu'il n'est possible de rien réparer !

Avant de s'incliner, il la remercia de nouveau de l'avoir reçu, de l'avoir écouté...

Une fois qu'elle eut entendu les voitures sortir de la cour, Laura s'approcha de la fenêtre.

La direction du vent avait changé. Des grains de sable frappaient les vitres. Dans les maisons du quartier étranger, séparées par des parcs et des jardins, des lumières brillaient déjà.

Laura, préoccupée, retira le pistolet de sa poche. Elle le jeta dans un des grands fauteuils, haussa les épaules.

Elle alluma les lampes sur les tables basses. L'un après l'autre elle prit les deux portraits. Ce fut celui de l'enfant qu'elle contempla le plus longtemps. Puis elle se mit à songer au trouble imprévu du général Touan, à ce regard qu'il fixait sur elle.

Le visage de Laura s'était durci. Ses yeux s'arrêtèrent sur le browning, noir sur le cuir du fauteuil. « Ce n'est pas le moyen... » se dit-elle.

CHAPITRE DEUXIÈME

Quand elle avait quitté le Chansi, l'année précédente, après le drame de Yuanping, Laura Formerie s'était rendue à Saïgon, où elle avait vécu dans la famille de son mari. Avant son retour en France, elle revenait à Taiyuan pour mettre en ordre les affaires que son fondé de pouvoir ne voulait pas régler sans elle.

M. Formerie avait obtenu des concessions pour ouvrir de nouvelles mines. De plus, avec l'appui financier d'une compagnie indochinoise, il devait construire une voie ferrée de Yuanping vers l'ouest, jusqu'à Pao-Té.

Laura ne tenait pas à reprendre les plans d'extension mis au point par son mari. C'était principalement avec Mr. Douglas Hatfield, le président du Groupe, qu'elle négociait la vente de certaines concessions.

Mr. Hatfield avait eu l'idée de fonder le Groupe (*le Groupe pour le développement de l'industrie minière et pour la modernisation de la province du Chansi*). Cette association, dont Laura Formerie faisait partie, rassemblait les étrangers — à l'exception des Japonais — représentant des sociétés et les particuliers ayant de grands intérêts dans le Chansi. Les dirigeants des différentes entreprises réglaient ensemble les questions qui les concernaient tous. Mr. Hatfield avait très bien montré qu'ils avaient beaucoup plus de profit à s'entendre qu'à se concurrencer. Le Chansi était assez vaste pour que chacun portât son effort sur une région ou sur une partie de la modernisation de la province que les autres lui abandonnaient. Ainsi avaient cessé les surenchères afin d'obtenir des concessions pour les mines de fer et de charbon, pour la construction des routes, des voies ferrées.

— Ici nous représentons nos pays, avait exposé Mr. Hatfield aux Américains, ses compatriotes, et aux autres directeurs d'exploitation, français, britanniques, hollandais. Dans une province très riche et menacée, nous devons nous unir pour augmenter notre influence grâce à nos capitaux. Cette influence nous permettra de favoriser davantage nos intérêts et aussi la position de nos gouvernements. Cela à l'égard des autorités chinoises d'abord, face aux projets du Japon ensuite.

Au cours de ses conversations avec Mr. Hatfield, Laura obtint plus de renseignements sur le général Touan Hsi-Lien.

Mr. Hatfield s'inquiétait de la tension qui augmentait entre Touan et le gouverneur, le maréchal Feng.

— Le maréchal déteste Touan. Des officiers envoyés de Nankin par le gouvernement, c'est celui-là, de loin, le plus remarquable. Le maréchal a toujours vu en lui un rival. Et depuis qu'il a dû le nommer commandant de l'armée, après la prise de Yuanping, il le craint plus encore. Puis Touan a des intentions qui paraissent sacrilèges au maréchal et à ses amis. Il voudrait que les chefs dans la province cessent de profiter de leur charge pour augmenter confortablement leur fortune...

Pour le président du Groupe, il était essentiel d'éviter la guerre civile ou même des désordres qui contrarieraient le développement des entreprises étrangères et pourraient provoquer l'intervention du Japon.

— Voir le calme maintenu, voilà mon grand souci, répétait Mr. Hatfield.

Très grand, avec des épaules légèrement voûtées, des cheveux blonds clairsemés, Mr. Douglas Hatfield paraissait un peu plus de quarante ans. Quand il parlait, il regardait rarement son interlocuteur. Il semblait ne point parvenir à résister au charme de sa propre voix aux belles intonations graves, calculées. Il avait la physionomie d'un homme à qui le doute sur l'aboutissement de ses projets n'est pas familier. Pourtant, il reconnaissait :

— Cette fois je crains d'avoir beaucoup de peine à éviter les événements, dont les conséquences seraient redoutables.

Laura savait que l'importance prise par le Groupe dans la province, les fréquents crédits accordés au gouverneur permettaient aux dirigeants des entreprises étrangères d'avoir, dans certaines décisions du maréchal Feng, ce que Mr. Hatfield appelait « une part légitime ». Mais il n'avait pas été possible de faire renoncer le maréchal à son désir de se débarrasser de Touan.

— Pour que nous ayons la paix, il faudrait donc que Touan quittât la province, estimait Mr. Hatfield. Mais il s'obstine. Habituellement, avec les généraux, nous avons un moyen très sûr de persuasion. Celui-là est justement le seul qui n'ait jamais voulu accepter la moindre subvention. Même présentée de manière à respecter toute susceptibilité !

Laura revit le général une semaine après le jour où il était venu chez elle. En invitant Laura, Mrs. Ellen Hatfield, la femme du président du Groupe, lui avait indiqué que le déjeuner réunirait des gens de la société étrangère, le lieutenant-colonel Isoshi, observateur militaire japonais, et quelques personnalités chinoises.

Après le déjeuner, le général Touan put dire quelques mots à Laura. Depuis la veille le ciel n'était plus traversé de nuages de poussière jaune. Le vent, qui pendant huit jours avait soufflé sans répit, venait de cesser. Aussi

Mrs. Hatfield avait-elle emmené ses invités dans le parc pour leur montrer ses nouveaux parterres...

Laura et la femme du président du Groupe rejoignirent au bout de l'allée des cyprès et de celle des mélèzes le général Touan et le lieutenant-colonel Isoshi. Mrs. Hatfield, affirmant que personne ne connaissait les fleurs comme l'observateur japonais, voulut lui faire voir les rosiers d'Inde, pour lesquels elle craignait les nuits très froides du Chansi. Restée seule avec le général Touan, Laura hésitait. Comme pour la retenir, il lui dit, en désignant le vieux Chinois, ami du maréchal Feng et membre du Conseil provincial qui, près de la pièce d'eau, s'entretenait avec le président du Groupe :

— Ce personnage en robe bleue sera un des responsables de ce qui va se produire bientôt.

Laura demeurant silencieuse, il poursuit :

— Il a poussé le maréchal à signer le décret qu'on est venu m'annoncer chez vous l'autre jour. Prétextant le besoin d'économies, ils ont décidé de réduire de moitié les soldes des officiers. Cette réduction ne touchera en réalité que ceux qui me suivent. Les autres recevront à part le complément. C'est la plus sûre façon de détacher de moi les officiers... Mais je vous demande pardon, madame ; je me remets à vous parler de ce qui doit vous ennuyer.

— De quoi parler autrement ? fit-elle d'un ton glacé.

Loin devant eux les hautes collines d'un jaune sombre du nord de Taiyuan se dressaient, entièrement dénudées. Sans plus rien dire, ils avancèrent entre les cyprès, revenant vers les Hatfield et leurs invités.

Le lendemain, Laura, en compagnie de son fondé de pouvoir, M. Chavigny, reçut Mr. Hatfield pour envisager les conditions de vente du droit de construire la voie ferrée Yuanping-Pao Té. Elle laissait discuter Mr. Hatfield et M. Chavigny, se bornant à approuver son fondé de pouvoir.

Mr. Hatfield dit qu'il appréhendait qu'un dénouement par les armes de l'opposition entre Touan et le maréchal fût proche. Trois divisions fidèles au général Touan, en garnison au nord et à l'est, le long de la Grande Muraille, descendaient en direction de Taiyuan. Touan prétextait qu'elles devaient prendre part à des manœuvres à proximité de la capitale du Chansi. Le maréchal avait aussitôt donné l'ordre aux garnisons de Foutchéou et de Kiang de venir renforcer celle de Taiyuan.

— Touan commande l'armée. En réalité, une partie des troupes, la plus importante, n'obéira qu'au maréchal. Seulement, comme Touan, lui, sait se battre, la guerre civile pourrait se prolonger, dit Mr. Hatfield.

Mr. Hatfield estimait qu'avec la Mandchourie à organiser les Japonais ne devaient rien entreprendre en Chine avant dix ans. Cependant, l'armée, chez eux, était toujours impatiente. La guerre civile et ses excès, dans une province où le Japon avait des intérêts, où ses nationaux étaient nombreux, fournirait un prétexte que le parti militaire à Tokio ferait tout pour exploiter.

— Il serait désastreux pour nous, vous le savez, que le Chansi devienne un champ de bataille... Qui peut prévoir tous les dangers qui menaceraient nos biens ? Et je ne veux parler que de nos biens. Oui, ma chère amie, vous revenez parmi nous dans un moment particulièrement périlleux.

Retrouvant son habituelle confiance en soi-même, Mr. Hatfield affirma :

— Il faut que je parvienne à les empêcher de se battre. J'y parviendrai.

Cependant, malgré les démarches de Mr. Hatfield, le maréchal ne rapportait pas le décret sur les soldes. Il semblait vouloir ainsi amener Touan à engager la lutte. Pour déconsidérer son adversaire, il le poussait habilement à se tourner vers le Japon. Des officiers chinois mal payés étaient des officiers sur lesquels on ne pouvait plus compter. Or Touan, en dépit du décret sur les soldes, avait toujours les siens.

— Le maréchal s'emploie avec beaucoup d'adresse et non sans succès à affaiblir la position de Touan à Nankin en le disant gagné à la cause du Japon. L'argent des soldes ne vient pas du gouvernement. Comme le Groupe a refusé les crédits, Touan les a donc trouvés du côté du Japon, grâce à Isoshi, qui est son ami. Isoshi ! Lui, poursuit une politique opposée à la nôtre : diviser, amener le désordre...

Mr. Hatfield soulignait volontiers qu'il avait agi très sagement en n'accordant pas les crédits à Touan. L'intérêt des étrangers commandait que le Chansi fût uni sous un seul chef. Le maréchal avait de plus en plus l'avantage. Il représentait le vieil état d'esprit, très fort dans cette province éloignée, et il serait toujours beaucoup plus suivi que Touan. Ce dernier, ayant vécu plusieurs années à l'étranger, négligeait les coutumes traditionnelles et désirait organiser l'armée sur le modèle européen. Pour cela Touan était suspect aux vieilles familles du Chansi.

Ces années passées à l'étranger, la volonté de Touan de donner une organisation nouvelle à l'armée expliquaient pour Laura que le comportement du général ressemblât plus à celui d'un officier européen qu'à celui des autres militaires chinois qu'elle avait connus.

Lors d'une soirée au palais, Laura put se rendre compte qu'elle s'était trompée en croyant Touan aussi puissant — et même plus — que le maréchal.

Elle avait hésité à se rendre au palais, où le maréchal recevait à l'occasion du dixième anniversaire de la victoire remportée par son père, le 25 mai 1922, sur les armées du Chensi qui avaient envahi le Chansi à l'ouest, au cours de la dernière guerre entre les deux provinces voisines au nom presque semblable.

— Le maréchal est extrêmement attaché au souvenir de son père. Il serait blessé si vous négligiez son invitation, assurait Mr. Hatfield.

Le soir, le président du Groupe et sa femme étaient passés prendre Laura dans leur voiture.

Au milieu de la vaste salle de réception du palais, garnie sur les côtés de hauts fauteuils de bois noir sculptés, le maréchal Feng, ayant derrière lui les conseillers provinciaux immobiles,

vêtus de la robe de cérémonie, accueillait ses invités.

Quand Feng était devenu maréchal en succédant à son père à la tête de la province, un an et demi plus tôt, il n'avait pas vingt-huit ans. Assez grand, comme les Chinois du Nord, il avait un visage déjà épais, le menton lourd, des cheveux longs plantés un peu bas. En signe du deuil qu'il portait encore, il avait revêtu un uniforme blanc dont la tunique serrée faisait apparaître davantage son embonpoint.

Presque tous les Chinois s'assemblaient autour de lui, ne laissant qu'un couloir pour permettre aux invités d'approcher. Le général Touan, lui, était délaissé. Laura, Mrs. Ellen Hatfield et quelques autres personnes de la société étrangère de Taiyuan le trouvèrent dans un des salons attenants, avec seulement trois officiers.

Après quelques instants de conversation, plusieurs personnes quittèrent le salon. Des groupes s'étaient formés. Laura fut seule un instant avec le général. Pour la faire rester, il se hâta de parler, ce jour-là encore, comme il l'avait fait dans le parc, chez les Hatfield.

— Vous m'aviez laissé entendre, madame, qu'en suivant le chemin que j'ai choisi je ferais de plus en plus ce que je ne souhaitais pas. Vous pouvez penser que je ne tarde pas à vous donner raison.

Il regarda autour de lui. Les autres se tenaient au bout du salon.

— Vous n'ignorez peut-être pas à quel dangereux moyen on dit que j'ai recouru pour payer le complément des soldes. Au palais, on a trouvé un nouvel argument pour détacher l'armée de moi. Le maréchal n'a pas manqué de me nuire encore à Nankin. Il tente de me faire passer pour un serviteur du pays qui nous menace. Il m'isole de toutes les façons...

Laura se souvenait de ces paroles de Mr. Hatfield : « Il sera de plus en plus seul, fatalement. Il est jeune : il a trente six ans. Ses succès pendant l'expédition du Nord de Tchiang Kai Chek lui ont donné un prestige que ses camarades envoyés ici avec lui envient. Les vieux généraux du Chansi savent qu'il est l'ennemi de leurs habitudes de prévarication, de désobéissance. Finalement, il devra partir. Ou bien sa perte est certaine. »

Touan s'était tu. Mais il ne la quittait pas des yeux. Une robe de faille blanche, montante, dessinait le buste de Laura. Cette étoffe dure ne la moulait pas comme une quelconque soierie, un crêpe tombant. Elle l'enveloppait scrupuleusement, n'ôtant rien, n'ajoutant rien.

— Qu'arriverait-il si le maréchal et les siens triomphaient ou si je m'en allais, comme Mr. Hatfield le désire ? reprit Touan, après un instant.

L'armée du Chansi, qui risquait de recevoir le premier choc quand la guerre contre le Japon éclaterait, serait commandée par des hommes cupides et prudents, ne sachant que négocier. Avec de tels généraux l'armée resterait mal équipée. Elle serait de moins en moins sûre.

Laura haussa légèrement les épaules.

— Pourquoi, au lieu de chercher des motifs, des excuses, ne pas reconnaître l'attrait du pouvoir ? fit-elle en le regardant.

— Je le reconnais. Mais ce n'est pas la première raison qui m'a poussé...

Il s'interrompit. Puis il put dire, avant que Laura rejoignît les autres, au bout du salon :

— Aujourd'hui, comme déjà chez vous, vous me rappelez en quelques mots, madame, des doutes que j'ai eus, que j'ai peut-être encore. Je n'oublie aucun des mots que vous avez prononcés.

Ensuite, Laura devait souvent songer, non sans perplexité et une certaine irritation, à ces instants. Chez elle d'abord, puis chez les Hatfield et à la réception, au palais, elle avait laissé le général Touan lui donner ses explications. Il lui semblait qu'elle l'avait écouté moins difficilement, une fois mieux renseignée sur lui.

Elle se souvenait de ce qu'elle pensait avant de le connaître. Qu'il ne fût pas le rebelle aux vulgaires ambitions qu'elle avait imaginé n'effaçait rien. Les terribles images de la prise de Yuanping surgissaient de nouveau.

Quand elle avait reçu le général Touan, elle n'était pas parvenue à accomplir le geste qu'elle avait décidé. Mais, une fois Touan parti, n'avait-elle pas songé, en contemplant le browning dont elle ne s'était pas servi : « Ce n'est pas le seul moyen... » ? Si elle revoyait Touan, c'était à cause du projet vengeur qu'elle avait formé alors. Et ce projet, elle se promettait de ne jamais l'abandonner.

Trois jours après la réception au palais du maréchal, Touan se présenta chez Laura. Il venait lui annoncer qu'à la suite d'une incursion de brigands descendus des montagnes du Chahar il avait ordonné que l'exploitation possédée par Mme Formerie dans le nord-est de la province fût protégée désormais par une compagnie d'infanterie.

Elle le remercia en quelques mots d'un ton toujours froid. Elle avait reçu le général dans le parc où elle lisait, assise dans un fauteuil de jonc, sous les cyprès. Les feuillages restaient immobiles. La température était assez douce pour permettre de demeurer ainsi, hors de la maison, tant que le vent ne se levait pas.

Laura fut un peu étonnée quand il parla de la mort de son ami le général Sung, un des officiers venus en même temps que lui de Nankin pour contrôler l'armée de la province. Un communiqué avait annoncé la veille que le général Sung avait été victime de l'erreur d'une sentinelle. Mais on savait dans la société étrangère qu'il avait été exécuté par les hommes de la garde personnelle de Touan.

— Nous nous sommes connus quand nous étions cadets. Ici, nous avions décidé ensemble d'écarter les chefs militaires dont la vénalité, la médiocrité empêchent l'armée d'être forte et loyale. Et pourtant il est devenu pareil aux autres. Il avait reçu de l'argent, beaucoup d'argent... Lui aussi !

Le but du maréchal apparaissait maintenant : forcer Touan à une révolte que la trahison aurait fait échouer. Au lieu de suivre Touan, le général Sung se serait joint avec ses soldats au maréchal.

En même temps il aurait prétendu que Touan agissait d'après les instructions du Japon.

— Ainsi j'aurais été tout à fait désapprouvé et abandonné par le gouvernement de Nankin.

La tristesse et une sorte de lassitude marquaient le visage du général. Après un silence, il dit tout à coup :

— Au moment où je suis prêt à donner un ordre semblable à celui que j'ai donné l'an dernier devant Yuanping, je voudrais vous dire mes raisons, si vous le permettez, madame. Oui, c'est à vous que je voudrais les dire !

La corruption d'un ami dont il avait toujours été sûr le faisait haïr plus encore les procédés du maréchal Feng. Ce matin Touan avait en vain demandé à la réunion de la Commission des affaires militaires qu'on fît passer en jugement le général commandant à l'Ouest, qui avait vendu une partie de l'équipement en armes automatiques de ses troupes. Il s'agissait d'un ami du maréchal. Ce dernier s'était naturellement opposé à des sanctions. Touan savait que le maréchal venait de faire approuver par le conseil provincial un projet qui augmentait le nombre des champs de pavots. Cela signifiait qu'on vendrait plus d'opium et qu'il y aurait moins de champs encore pour nourrir la province. Une province qui connaissait tous les ans la peur de la famine !

— Les bénéfices avec l'opium, les droits sur les concessions, les prélèvements sur les crédits étrangers... Voilà ce que les hommes qui sont à la tête de la province appellent la tradition. Tout pourrir, tout vendre ! Je n'ignore pas que nos luttes intérieures encouragent le Japon à préparer la guerre contre nous. Aussi j'ai été patient... Mais je suis sûr maintenant qu'une entente avec Feng et les siens n'est pas possible. Ils ne changeront pas.

Touan, qui avait parlé en s'animant, s'interrompit quelques secondes. Puis il dit, avec gravité :

— Ici, inévitablement, un homme disparaîtra bientôt. Feng ou moi.

Laura se leva. Elle était enserrée dans une robe de jersey noir fermée très haut sur la nuque, sans décolleté devant. Peut-être, si Laura n'avait pas porté cette robe qui paraissait souligner la moindre de ses palpitations, Touan n'eût-il pas remarqué de la même façon le mouvement de buste que fit la jeune femme. Elle s'était haussée légèrement sur la pointe des pieds, cambrant la taille une seconde, ainsi que pour se détendre, la tête à demi renversée. Pendant cette seconde il la vit devant lui, immobile, les paupières baissées, comme abandonnée.

Sans l'avoir voulu il fit un pas en avant. Il était légèrement moins grand qu'elle. Sous le regard de Laura il détourna la tête. De nouveau, elle le voyait singulièrement troublé — et plus que le premier jour où il était venu chez elle.

D'une voix moins nette il dit encore :

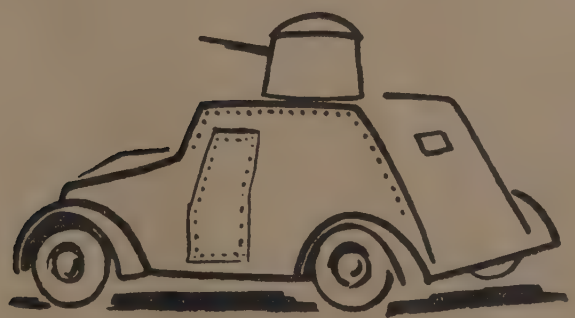
— Pourriez-vous estimer, madame, que la cause de mes ennemis est la plus juste ?

Il prit congé sans qu'elle eût répondu à cette question.

Laura ne fut guère surprise le lendemain quand son fondé de pouvoir lui annonça une nouvelle jugée au Groupe extrêmement alarmante. Touan, qui avait rejoint la veille ses troupes au nord de la ville, venait d'envoyer un message très menaçant au palais. Il exigeait que le décret réduisant les soldes des officiers fût rapporté immédiatement. Si le maréchal Feng ne s'inclinait pas, l'assaut contre Taiyuan serait lancé le jour même.

Laura, songeuse, murmura :

— Comme l'an dernier... Taiyuan attaqué comme Yuanping !



CHAPITRE TROISIÈME

La voiture roulait sur la route sinueuse, parmi les champs sans cultures où se dressaient des tertres coniques marquant la place des tombes.

Puis, après Saiyoun, la route devint plus étroite et s'enfonça entre les falaises d'un jaune sombre. Un des étonnements de Laura, lors de son arrivée au Chansi, avait été causé par ces vastes étendues de terre jaune que le vent accumule en de nombreux endroits dans le Nord. Le plus souvent la couche est si profonde que les rochers, les vallées, les coteaux ont entièrement disparu. Seuls émergent encore les sommets des hautes collines.

Montrant la fumée qui sortait en haut des falaises, le général Touan disait à Laura que si la terre jaune offre aux paysans du Nord-Ouest une ressource pour se creuser facilement d'assez confortables habitations, cela ne va pas sans danger dans une région menacée par les tremblements de terre.

Elle l'écoutait à demi, assez surprise encore de se trouver ainsi, à côté de lui, dans sa voiture. Devant, près du chauffeur, était assis l'aide de camp du général.

Mr. Hatfield allant inspecter les mines de fer de son consortium à Tchen-Nang avait suggéré à Laura de l'accompagner. Elle pourrait voir là-bas les deux exploitations qui lui appartenaient. La teneur du minerai était, à Tchen-Nang, une des plus fortes de la province. Aussi Mr. Hatfield songeait-il à relier Tchen-Nang à la voie ferrée du Nord.

— Je souhaiterais que vous voyiez avec moi si nous n'aurions pas intérêt à engager en commun cette dépense, disait-il.

Ils étaient partis tôt de Taiyuan. A midi le général Touan était arrivé. Il venait pour se rendre compte de l'importance des troupes qu'il serait possible de faire cantonner à Tchen-Nang. Bien que cette localité fût éloignée de la région où descendaient habituellement les bandits du Chahar, Mr. Hatfield, en raison du développement qu'il voulait donner à ses entreprises à cet endroit, demandait qu'elles fussent protégées.

Au début de l'après-midi Mr. Hatfield avait annoncé que, à la suite d'une conversation qu'il venait d'avoir par téléphone, il était obligé d'aller jusqu'à Ning-Ou. Il avait à régler notamment un désaccord entre ses ingénieurs au sujet du nombre de travailleurs chinois à embaucher et du matériel à commander pour la nouvelle mine. Ning-Ou se trouvait à une demi-journée, par la mauvaise route du Nord. Mr. Hatfield devait, pour sa sécurité, emmener les deux camions de soldats qui les avaient escortés. S'excusant près de Laura, il avait demandé au général, qui rentrait à Taiyuan, s'il pourrait reconduire la jeune femme.

Touan s'était empressé d'offrir sa voiture et son escorte. Un instant Laura s'était sentie embarrassée. Il lui avait paru malaisé de dire non...

Plus tard, Laura devait se demander si Mr. Hatfield n'avait pas préparé ce retour à Taiyuan. Plusieurs fois elle l'avait entendu regretter que, Touan refusant toute subvention, le Groupe fût sans influence sur les décisions du général. Laura eut par la suite des raisons de penser que Mr. Hatfield, s'apercevant des sentiments de Touan, avait essayé de favoriser le rapprochement du général avec Laura. Mr. Hatfield devait avoir songé que le Groupe ne pouvait qu'en bénéficier.

A présent, tandis que l'auto avançait sur la route que le passage des voitures et l'écoulement des pluies d'orage avaient creusée dans la terre jaune jusqu'à une dizaine de mètres, Touan disait qu'il partait le soir même pour l'ouest de la province.

— Donc, c'est bien la paix au Chansi, dit Laura.

Le décret sur les soldes avait été rapporté.

Aussitôt averti de l'envoi de la note dans laquelle Touan menaçait d'attaquer le jour même, Mr. Hatfield était allé trouver le maréchal. Ensuite il s'était rendu auprès de Touan. Après plusieurs heures de discussions, Mr. Hatfield avait réussi à éviter la bataille. Touan consentait à retirer ses divisions des environs de la capitale en échange de l'annulation du décret.

Puis, en complément de l'accord, il avait été décidé que toutes les troupes récemment rassemblées dans la région de Taiyuan (celles de Touan comme celles obéissant au maréchal) seraient dirigées vers le Chensi. Ainsi on supprimerait le risque de heurts amenant une nouvelle tension. Et, en même temps, la présence de ces divisions à l'Ouest mettrait fin aux incursions des soldats de l'autre province. Ceux-là venaient en effet d'occuper plusieurs villages au confluent du Fen-Ho et du Houang-Ho.

— La paix, répondit Touan avec un sourire dubitatif, Wen-Mei dira ce qu'il en pense.

Il répéta cette phrase en anglais pour le colonel assis à l'avant, qui devait avoir à peine trente ans. Wen-Mei se retourna. Dans sa réponse, au ton violent, s'exprimait la haine de Feng et beaucoup d'admiration pour le général Touan.

Le jeune colonel affirmait qu'il s'agissait d'une nouvelle tactique du maréchal, s'entendant avec Mr. Hatfield. Le maréchal, malgré les leçons des instructeurs allemands que son père avait fait venir pour lui à Taiyuan, montrait de médiocres dispositions pour la stratégie. Répugnant au combat, à présent qu'il ne pouvait plus compter sur certaines trahisons dans l'entourage de Touan, il avait choisi d'attendre encore, sûr de parvenir

Reinoto

à attirer les officiers qui restaient dévoués à son ennemi.

— Toujours la mentalité vieille Chine ! fit Wen Mei avec mépris. Il est persuadé que le temps finira par tout arranger pour lui. Et il croit que l'intrigue et la prudence suffisent pour gagner. Mais le chef est clairvoyant. Lui aussi sait préparer ! Ils n'ont pas vu que leur conduite vient d'être justement celle qu'il attendait. Bientôt ils seront très surpris.

Soudain, la première voiture de la garde qui, soulevant la poussière de la route, devançait la Mercédès du général, s'arrêta. Laura vit Wen Mei se lever vivement, portant la main à son étui à pistolet. Le général Touan fit un mouvement qui le rapprocha de Laura. Il commanda à Wen Mei de descendre se rendre compte.

Il s'agissait seulement d'une auto arrivant dans l'autre sens. Et, de Saiyoun à Yunlon, la route creusée dans la terre jaune est trop étroite pour que deux autos puissent se croiser.

— C'est le commandant du régiment de Saiyoun, annonça Wen Mei. Un ami de Feng ! Il prétend qu'on ne l'a pas averti de votre retour.

— Qu'il recule pour nous laisser le passage ! ordonna Touan.

— Il devra revenir jusqu'à Yunlon.

Touan dit ses regrets à Laura, en la prévenant qu'ils devraient peut-être attendre près d'une heure. Il lui demanda si elle préférait rester dans l'auto ou marcher un peu...

Ils suivirent la route, puis un sentier contournant la falaise. Ils se dirigèrent vers le haut de la colline qui dominait d'une centaine de mètres la nappe de terre jaune recouvrant les environs. A un moment, la pente du sentier se fit plus raide. Touan passa devant et tendit la main à Laura. Il la vit hésiter deux ou trois secondes. Elle accepta la main qu'il offrait.

Quelques instants encore ils marchèrent en silence, tout près l'un de l'autre, dans le chemin étroit. Au-dessus d'eux, à droite et à gauche, Laura voyait les gardes de Touan qui avançaient, le fusil sous le bras, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans le sol poudreux.

Laura et le général s'arrêtèrent sur la crête. Devant eux, sortant de l'immense étendue jaune foncé, se dressaient les innombrables sommets des collines, sans herbe, sans aucun arbre. Très loin, une traînée de nuages barrait d'un trait droit, à mi-hauteur, les montagnes derrière lesquelles le soleil venait de disparaître.

— Je vous ai dit que bien souvent j'avais pensé aux quelques phrases échangées avec vous l'an passé, à la réception du président du Groupe, dit le général à mi-voix. Je m'étonnais qu'un si court moment m'ait laissé cette impression. Maintenant, je ne m'étonne plus... Et je sens comme je suis seul.

Le bruit de l'automobile reculant pour laisser la route libre devenait très faible. De l'autre côté d'une colline roulait un chariot aux roues grinçantes. Par instants la voix d'un paysan s'élevait.

Laura fit quelques pas. Ses bottes de cuir s'enfonçaient dans la terre jaune. Brusquement, elle se retourna.

— Mesurez-vous ?...

Elle s'arrêta, haussa les épaules. D'une voix basse, grave, il dit :

— Je sais que mes paroles pourraient beaucoup choquer quelqu'un qui n'aurait pas surmonté un ressentiment injuste.

— Injuste ! fit-elle avec violence. Avez-vous cru qu'il me serait possible d'oublier ?

Derrière eux, il y eut un bruit de pas étouffé sur la terre molle. L'obscurité venait. La nuit tombe vite dans le Nord.

— Non, je ne crois pas vous puissiez oublier. Mais j'ai tenté de montrer que je ne ressemblais pas à l'homme que vous haïssiez. Et vous me l'avez permis. J'ai su ainsi que vous dominiez des préjugés que d'autres auraient toujours retenus.

Il ne distinguait plus son expression. Il s'approcha davantage. D'un ton assourdi il parla de nouveau :

— J'ai osé imaginer qu'un jour une espérance que je ne parviens plus à éloigner ne paraîtrait pas, peut-être, insensée.

Des secondes s'écoulèrent. Laura ne disait rien. Elle fit un mouvement et leurs épaules se touchèrent. Ce fut Touan qui recula d'un pas.

— Voici la nuit, murmura Laura.

Et tout à coup elle dit :

— Il faut redescendre... Ne restons pas plus longtemps !

Le général Touan fut absent de Taiyuan durant une semaine. Dès son retour il vint, en fin de matinée, chez Laura. Il dut attendre un moment dans le salon où le valet de chambre époussetait les meubles qui s'étaient recouverts, pendant la nuit, d'une mince couche de cette poudre jaune que rien n'empêche de pénétrer dans les maisons pendant les tempêtes de poussière. Quand Laura parut il remarqua qu'elle portait un tailleur noir, comme le premier jour où il avait été reçu chez elle. L'attitude de Laura — elle semblait étonnée de sa visite — ne fut pas celle qu'il espérait.

Il parla d'abord un peu de son inspection. Le gouverneur du Chensi, la province voisine à l'ouest, semblait vouloir profiter des dissensions à Taiyuan pour occuper la région du confluent du Houang-Ho et du Fen-Ho, annexée par le père du jeune maréchal après la dernière guerre entre les deux provinces.

Touan dit aussi qu'on s'inquiétait à Taiyuan parce qu'il n'avait pas plu encore. Si la pluie ne tombait pas dans les deux ou trois prochaines semaines, il n'y aurait pas de récoltes cette année-là.

Laura était assise dans le fauteuil le plus éloigné, de l'autre côté de la table. Elle écoutait distraitement.

— J'étais au courant des difficultés avec le Chensi et de la crainte de famine, dit-elle d'un ton bref. Le commandant de l'armée n'aurait pas dû prendre la peine de venir m'en parler.

— Je voulais aussi vous demander...

Il hésita.

— Je me disais que vous aimeriez voir, peut-être, comment la sécurité de vos exploitations est assurée à Tchen-Nang.

— Je ne croyais pas que le commandant de l'armée, auquel on prête de si grands projets, était préoccupé actuellement par ces détails.

Elle avait son ton d'ironie froide. Dans le regard du général elle vit un certain reproche.

Après un temps de silence, elle déclara :

— Taiyuan, avec sa société étrangère, est, sous un certain rapport, pire qu'une de nos petites villes de France. Il ne me plaît pas de fournir davantage un sujet à quelques imaginations... Pour aussi absurde que soit ce qu'on peut dire, le fait qu'on le dise m'est déjà intolérable.

— Madame, il me semble vous connaître assez déjà pour être sûr que rien de médiocre ne vous influencerait.

Elle s'était levée brusquement.

— Savez-vous tout ce qui s'est passé à Yuanping, dans la maison que nous possédions là-bas, quand vos soldats sont arrivés ? Je vais vous raconter...

— Non, je vous en prie ! dit-il avec vivacité.

Et comme s'il implorait :

— N'en parlons jamais...

— Ne pas en parler n'est pas le plus difficile, dit-elle avec un accent d'amertume. Comment ne pas penser que sans vous rien ne se serait produit ?

Elle poursuivit :

— Je ne peux vous séparer de ce souvenir.

— Je comprendrais qu'un esprit différent du vôtre se croie contraint d'obéir — pardonnez-moi, madame — à ce qui lui paraîtrait un devoir. Mais vous...

Laura, le regardant fixement, s'était approchée de lui. Il remarqua encore qu'elle avait l'expression dure et en même temps fiévreuse du jour où il était venu pour la première fois. La main droite de Laura disparaissait dans la poche de son tailleur.

— Ces instants sur la hauteur, quand le soir tombait, dit-il. En songeant à eux, quelle hâte j'avais d'être de nouveau à Taiyuan ! J'ai cru que je vous avouerais... Je ne dois pas vous surprendre.

D'une voix glacée, elle dit :

— Vous me laissez entendre que nos entrevues précédentes vous ont permis d'imaginer que vous pouviez parler ainsi. J'espère qu'aujourd'hui vous apprécierez votre erreur.

— Pourtant...

Il s'interrompit, resta quelques secondes la tête baissée.

— Il aurait fallu attendre davantage, prendre plus de précautions, dit-il. Mais ici, dans quelques semaines, dans quelques jours, tout peut être tellement changé ! Puis, il me semble qu'avec vous les détours seraient indignes...

— Maintenant vous ne vous tromperez plus, fit-elle du même ton glacé.

Un moment s'écoula. Le soleil, sorti pour un instant des nuages épais, éclairait le visage grave du général. D'un ton pensif Touan prononça :

— On me disait de prendre garde. On insinuait qu'il pouvait s'agir d'un jeu. Attirer un ennemi et ensuite l'humilier, l'affaiblir, au moment où il a besoin de toute son énergie pour écarter d'autres dangers, pour triompher.

Laura ne put s'empêcher de tressaillir.

— Quelqu'un a dit cela !...

Elle ne voulut pas montrer plus de curiosité. Mais il devait lui arriver de réfléchir à ce sujet jusqu'au jour où elle sut qui, dès le début, s'était employé à convaincre le général que Laura représentait un péril pour lui.

— Je ne crois rien de ce qu'on a pu me dire. Même aujourd'hui... Il y aurait là quelque chose qui serait si loin de vous ! De vous que je pense avoir comprise.

— Les gens qui craignent pour vous devraient vous conseiller de renoncer à d'autres projets.

— A ceux-là, je ne renoncerai pas.

Laura le considéra. Ce fut d'une voix qui n'avait plus d'âpreté qu'elle demanda :

— Etes-vous donc obligé de rester à Taiyuan, de rester dans l'armée ? J'ai entendu raconter ces jours-ci que votre famille est très riche.

Le général Touan dit que son père avait quitté Pékin trente ans plus tôt pour s'établir à Manille, comme un certain nombre de ses compatriotes. Il faisait partie de ces riches émigrés qui avaient soutenu d'importants subsides le mouvement révolutionnaire. Et cela, au début, avait favorisé l'avancement de Touan.

— Il espère toujours que je viendrai diriger ses plantations.

— Mais vous avez cédé au goût de la puissance.

Il se leva.

— Je n'abandonnerai pas ce que j'ai entrepris.

CHAPITRE QUATRIÈME

EUX jours plus tard le valet de chambre de Laura annonça le lieutenant-colonel Isoshi.

Laura et l'observateur militaire japonais se rencontraient au cours des réceptions que donnaient tour à tour les gens de la société étrangère de Taiyuan. Ils avaient parlé de Paris, où il avait vécu deux ans.

Le fondé de pouvoir de Laura devaît se rendre à Dairen afin d'acheter du matériel pour les mines et plusieurs camions. Mais le consulat japonais tardait à donner le visa au passeport pour le Mandchoukoo. Le lieutenant-colonel Isoshi — dont l'importance, avait-on appris à Laura, dépassait de beaucoup celle d'un simple observateur militaire — l'avait priée plusieurs fois de ne jamais hésiter à recourir à lui. La veille, elle lui avait donc téléphoné. Il rapportait le passeport avec le visa.

Il était vêtu d'un sobre costume de laine gris foncé. L'expression aiguë de son visage maigre se trouvait atténuée par un perpétuel demi-sourire. Il empêcha Laura de le remercier, en déclarant que le devoir des étrangers, de tous les étrangers, était de s'unir et de s'aider.

— Aucun de nous n'est aimé ici, disait-il... C'est une des provinces où les coutumes, les idées d'autrefois sont le plus conservées. Derrière ces murs épais, dans les vieilles maisons des riches familles où l'on bande toujours les pieds des jeunes filles, où nul étranger n'est jamais reçu, on nous hait. Aussi bien pour les changements que nous apportons qu'à cause des traités nous accordant des droits si justifiés.

Laura demanda :

— Mais le jeune maréchal peut-il avoir les mêmes préjugés que son père ?

— L'attachement familial est plus fort encore dans le Nord qu'ailleurs en Chine. Le maréchal estimerait trahir le souvenir de son père en ayant une autre ligne de conduite. Il négocie avec nous, mais lui aussi nous déteste. Ses conseillers sont ceux de son père. Lui-même n'a jamais quitté le Chansi...

Le Japonais insista sur la nécessité pour les étrangers de mieux s'entendre. Puis il dit qu'il venait de s'entretenir avec le général Touan, avant le départ de celui-ci pour l'ouest de la province.

— Nous nous sommes connus à Paris, dit-il. Il suivait les cours de l'Ecole de guerre en même temps que moi. Ensuite nous avons passé quelques mois ensemble en Allemagne. J'avais beaucoup de confiance en ses dons. Ses succès pendant la campagne de Tchiang Kai Chek contre les généraux du Nord ne m'ont pas surpris.

— Sans doute préféreriez-vous le voir à la place du maréchal Feng ?

Avant qu'il répondît, elle demanda :

— Prévoyez-vous qu'il se conduirait comme les dirigeants du Mandchoukoo, par exemple ?

— Les dirigeants du Mandchoukoo ont la conduite qu'ils estiment la meilleure pour assurer la prospérité et l'indépendance de leur pays...

Devant l'expression ironique de Laura, il s'arrêta, sourit davantage. Il reprit, d'une voix différente, plus profonde :

— Je le connais assez pour penser qu'il n'agirait pas comme les gens dont vous parlez. En tout cas, pas tout de suite.

— Pas tout de suite, redit Laura.

— Le général Touan est le seul grand chef militaire du Nord. Il aura un rôle très important. A moins...

Laura écoutait, attentive.

— ... il est très loin du comportement qui est de règle ici. Presque tout se passe en négociations sans grandeur, en luttes sourdes. Il faut compter sur l'intrigue plus que sur la force des caractères. Il faut acheter les hommes... Cela le gênera beaucoup, s'il ne change pas.

— Mais changer, c'est se faire pareil aux autres, se diminuer !

Il hocha la tête.

— Si certains hommes ne vivaient pas en s'abaissant, aucune réalisation ne serait possible pour eux.

Laura réfléchissait. Un temps assez long s'écoula. Quand elle leva les yeux elle fut surprise par le regard que le lieutenant-colonel Isoshi fixait sur elle. Un regard qui rappelait à Laura celui de Touan, le jour où elle l'avait reçu pour la première fois. Le Japonais, si calme et froid, fit preuve, lui aussi, d'un soudain embarras.

Mais vite, avant de prendre congé, il retrouva son mince sourire.

— Nous avons évité le heurt qui était imminent entre les troupes de Touan et celles du maréchal, disait Mr. Hatfield. Le Chansi est calme. Le rendement des mines monte partout.

Mr. Hatfield parlait d'un ton de satisfaction. Et il n'était pas difficile de saisir à qui il pensait en disant « nous ».

Laura et M. Chavigny étaient assis dans le bureau de Mr. Hatfield, au siège de son consortium, dans le plus important des immeubles du quartier moderne de Taiyuan. D'abord il leur avait fait connaître ses nouvelles propositions pour l'achat de l'autorisation de construire la voie ferrée Yuanping-Pao Té...

La satisfaction du président du Groupe était troublée par une information qu'il venait de recevoir du palais.

— Voici le plan que le maréchal prête maintenant à Touan : ouvrir les hostilités contre le Chensi, qui se faisait menaçant ces derniers temps, puis profiter de la guerre et de l'éloignement pour unifier l'armée concentrée à l'Ouest. Touan éliminerait les chefs fidèles au maréchal ou les achèterait, grâce aux gains que procurerait la conquête de l'autre province. Ensuite il reviendrait avec une armée puissante et sûre — aussi sûre qu'une armée peut l'être ici !... De plus, il aurait le prestige de ses victoires.

Le général Touan ne tenterait donc pas tout de suite le putsch qu'on attendait. Mais il viserait le pouvoir par cette manœuvre indirecte... Mr. Hatfield espérait que le maréchal, qui s'inquiétait toujours très vite, était trompé par sa crainte de Touan.

Mr. Hatfield eut un emportement.

— Allons-nous revoir une guerre entre messieurs les généraux des deux provinces ? Mais ici, tout ne fait que recommencer. Ah ! la situation s'arrangerait si le maréchal finissait par réussir à se débarrasser d'une façon discrète de son ennemi. Il était parvenu à acheter le général Sung. Une solution très chinoise n'est donc pas impossible...

Les soucis du maréchal n'étaient pas vains. Un matin, devant le building de la place du 7-Mai, où était établi le quartier général de Touan dans la capitale du Chansi, fut affiché un communiqué envoyé de l'Ouest :

A la suite des provocations dont ses troupes ont été l'objet, le commandant de l'armée, averti de l'imminence d'une grande offensive contre la province, s'est vu contraint de ne plus différer les mesures de protection qui s'imposaient. Hier, au lever du jour, notre riposte a été déclenchée. Nos soldats ont reconquis les villages de la rive gauche du Houang-Ho, qui devaient servir de base à l'agression prochaine. Le fleuve a été franchi. La bataille est portée dans le système défensif de l'adversaire.

Les journaux de Taiyuan publièrent d'abord, sans les commenter, les communiqués de l'armée. Puis ils ne le firent plus. Et l'affichage de ces communiqués fut interdit.

Le lieutenant-colonel Isoshi parla un soir à Laura des combats engagés par le général Touan. A Taiyuan, les réceptions chez les uns et les autres constituaient pour les étrangers la distraction essentielle. Ce soir-là on avait dîné chez Laura Formerie. La prochaine réunion aurait lieu à la fin de la semaine chez le lieutenant-colonel Isoshi.

— Le maréchal est très alarmé par les succès de Touan, disait à Laura l'officier japonais. La ligne fortifiée des cols, derrière le Houang-Ho, a été percée. Les autres se retirent sur des monts moins élevés... Touan leur est très supérieur.

Avant de rejoindre d'autres invités, Laura dit que Mr. Hatfield était persuadé que Touan ne parviendrait pas à son but : chasser le maréchal.

— Après la fin de la bataille actuelle, Touan peut atteindre la capitale du Chensi en deux semaines, par la vieille route impériale. Il y a entre le Chensi et le Chansi aussi peu de différence qu'entre les noms de ces deux provinces. Pourtant les jalousies, les querelles de territoires n'ont jamais cessé depuis l'époque bien lointaine où le roi de T'sin (à présent le Chensi) et son voisin de Tchao se rendaient visite presque chaque année, coupant l'un chez l'autre deux ou trois cent mille têtes, pour qu'on parlât un peu de leur passage... Si Touan conquiert le Chensi, il aura ici un tel prestige que le maréchal ne pourra pas lui résister.

— Et cette conquête est certaine ?

— On peut le croire.

Pendant une seconde peut-être, Laura lui vit un sourire différent de celui qu'il avait d'habitude — comme involontaire. Plus tard elle devait se rappeler ce sourire, lui donner un sens.

— C'est une communication grave, mon colonel.

Isoshi, chez qui ce soir-là avait lieu la réception, s'entretenait avec Laura et plusieurs personnes du Groupe, dont Mr. Hatfield. Ce dernier était rentré la veille, par l'avion, de Changhaï, où il avait eu des conversations avec les dirigeants en Chine de son consortium. L'observateur japonais avait prié le jeune lieutenant de répondre à sa place au téléphone. Mais l'adjoint d'Isoshi insistait respectueusement, sans dissimuler un certain trouble.

Quand Isoshi revint, un assez long moment plus tard, Laura remarqua qu'il ne souriait plus. Il s'avança jusqu'au milieu du salon.

— Je suis désolé d'avoir à faire part d'une nouvelle très regrettable.

Le silence s'était établi.

— Je viens d'être averti qu'à l'Est, dans la région de Choung, une révolte des ouvriers chinois contre les étrangers s'est produite à la fin de la journée. Les ingénieurs et le personnel japonais des mines de Choung en ont été les premières victimes.

Le plus stupéfait semblait être Mr. Hatfield. Il se hâta de demander au téléphone la station du chemin de fer, à Choung. Mais il ne put avoir la communication.

— La ligne doit être coupée là-bas, estima Isoshi. L'appel que j'ai reçu venait de Kien-Tcheng, à une trentaine de kilomètres en arrière.

Mr. Hatfield voulait se rendre au siège de sa Société, où l'attendaient peut-être des nouvelles.

— On vous les aurait transmises, puisqu'on vous sait ici, fit observer Isoshi. Puis je vais bientôt avoir d'autres détails. J'ai demandé qu'on me renseigne davantage le plus vite possible. Un ingénieur japonais qui a pu s'enfuir de Choung m'a téléphoné. Je crains beaucoup qu'aucun de vos compatriotes ne soit parvenu à faire comme lui. Sinon vous seriez averti.

Mr. Hatfield s'emporta :

— Nous avons ici toutes les difficultés! Des chefs qui se battent les uns contre les autres, l'instabilité perpétuelle, des prêts toujours à renouveler... Mais voilà ce que j'attendais le moins ! Quand nous embauchons, est-ce qu'il ne s'en présente pas dix fois plus que nous en voulons de ces misé-

rables si maigres qu'on se demande s'ils auront la force de soulever les outils ? Ceux qu'on laisse de côté offrent d'être payés deux fois, trois fois, quatre fois moins, si on les prend à la place des autres. Si j'en profitais, comme certains, je les aurais pour un bol de riz par jour. Et ces gens, qui grâce à nous, uniquement, ne meurent pas de faim, se révoltent !

— Cher ami, dit doucement Isoshi, permettez-moi de le rappeler : j'ai signalé plus d'une fois que l'activité néfaste des sociétés secrètes ne menaçait pas que les Japonais. J'avais montré comment on se sert de la crédulité, de l'état d'esprit arriéré de la population pour la pousser contre nous au moyen de mensonges grossiers et abominables. Le dernier était ce prétendu enlèvement de fillettes chinoises à Tatung...

On téléphonait de nouveau. La révolte n'était pas localisée à Choung. A Tsien, à Tientsuan, la population s'était jointe aux travailleurs des mines pour attaquer les étrangers.

Mr. Hatfield fut appelé du building où était établie sa société à Taiyuan. On venait d'apprendre que le personnel américain du chemin de fer, à Choung, retranché dans la gare dont la construction avait été achevée quelques jours plus tôt, se défendait contre les ouvriers révoltés.

Laura demanda l'opinion de son fondé de pouvoir.

— Ce que je sais de ce pays me fait croire que la révolte a un sens qui ne nous apparaît pas encore, répondit M. Chavigny. Pour moi, elle n'est pas sans rapport avec la situation... Et cette situation ne va sûrement pas tarder à prendre une tournure nouvelle.

Isoshi s'était fait apporter une carte.

— La révolte a donc éclaté en plusieurs points en même temps, ou bien elle s'est vite étendue.

— Mais l'armée ! s'écria Mr. Hatfield. Il y a des garnisons à Choung, à Tientsuan.

Isoshi fit un geste évasif.

— On ne m'a pas parlé de leur intervention. D'ailleurs l'armée... Vous souvenez-vous que le mois dernier le général Touan, en inspection à Tientsuan, avait ordonné des tirs d'artillerie ? Aucun des obus n'était parti. Du sable avait été mis à la place de la poudre, que le chef de la garnison avait revendue. C'est peut-être cette poudre qui sert aujourd'hui contre nous.

Mr. Hatfield décida d'aller demander immédiatement une audience au maréchal.

— Des événements de ce genre se sont produits déjà bien souvent, fit remarquer Isoshi. Les plus récents étaient ceux de 1928, à Tsinan, où l'on a massacré la population japonaise sous le regard de l'armée chinoise... Je ne rappelle pas tout ce qu'ont subi vos admirables missionnaires. La vérité, c'est qu'aujourd'hui comme au temps de l'impératrice Tseu-Hi et des Boxers, ceux qui bénéficient de l'ignorance, de la misère du peuple ont peur des améliorations que nous apportons. Ils craignent qu'elles hâtent la fin de leur domination... Voilà pourquoi les fanatiques des sociétés secrètes sont plus que tolérés par un pouvoir qui, tout en profitant de notre aide, nous redoute et voudrait nous chasser.

Chacun approuva le lieutenant-colonel Isoshi.

CHAPITRE CINQUIÈME

MR. HATFIELD avait prié Laura d'assister ce jour-là à la réunion du Groupe.

—Nous devons avoir une discussion très importante. L'avis de tous les nôtres est nécessaire.

Plus tard Laura se souvint de ces propos de Mr. Hatfield. Et elle constata qu'en effet cette réunion avait eu pour elle de grandes conséquences — des conséquences qu'elle ne prévoyait pas quand elle avait fini par accepter de venir, comme Mr. Hatfield le demandait.

Depuis quatre jours, les informations se faisaient de plus en plus inquiétantes. La révolte s'était étendue à toute la région de l'Est, à partir de Choung. Les troupes locales avaient presque partout déposé les armes après une opposition simulée. En certains endroits elles s'étaient jointes tout de suite aux insurgés, qui comprenaient, outre les travailleurs des exploitations étrangères, une partie de la population. Ainsi se trouvait constituée une armée qui avait atteint Lei-Po, à 110 kilomètres de Taiyuan.

Le maréchal avait fait prendre des mesures de vigilance dans le reste de la province. Il disait devoir attendre, pour dégager les mines et la voie ferrée, que des troupes suffisantes fussent ramenées de l'Ouest.

Aux reproches violents de Mr. Hatfield il répondait en soulignant que toute la responsabilité revenait au général Touan. Ce dernier n'avait-il pas engagé la plus grande partie de l'armée au loin, pour des buts personnels ?...

Au siège du Groupe, dans la salle des délibérations, Laura était la seule femme parmi une dizaine d'hommes. Mr. Hatfield annonça qu'il avait reçu un message du général Touan. Celui-ci allait revenir à Taiyuan pour écraser la révolte.

— C'est au sujet de ce message que je veux que nous nous entretenions aujourd'hui, déclara Mr. Hatfield. Hier soir, j'ai averti très fermement le maréchal que nous ne voulions plus attendre. Une action doit être déclenchée sans autre retard pour nous rendre nos biens et, évidemment, délivrer les nôtres qui se trouvent là-bas, s'ils sont encore vivants... Le maréchal s'est attaqué à Touan, comme d'habitude. Il m'a laissé voir son intention : profiter de la révolte pour éliminer Touan, faisant de lui le coupable. Touan va se hâter de revenir. Il sera à Taiyuan avant ses soldats. Donc, à la merci des autres. J'ai compris que son arrestation avait été décidée.

Le Groupe devait-il faire confiance à Touan, qui, avec ses qualités militaires, viendrait certainement vite à bout des rebelles ? Ou bien allait-on laisser le maréchal Feng se débarrasser de son ennemi ?

L'homme assis à la droite de Mr. Hatfield, petit, chauve avec une moustache grise tombante — le seul compatriote de Laura et de M. Chavigny — prit la parole.

— Touan menace le maréchal. S'il avait le pouvoir ici, il lutterait contre le gouvernement de Nankin. Sans parler des guerres perpétuelles avec les autres provinces... Toujours la guerre ! Nous savons ce que nous coûtent les généraux. Et l'on ne peut pas compter sur eux, puisqu'ils reçoivent de l'argent de tous côtés... Le maréchal n'a pas tort d'affirmer que Touan est le responsable. Quoi ! Il retire les divisions de l'Est et du Nord pour les envoyer au delà du Houang-Ho. Et la révolte éclate. Et les régiments qu'il avait laissés ne font pas leur devoir. Touan a été payé dans cette affaire. Se fier à lui ? Allons, ce serait d'une légèreté incompréhensible !...

Certains approuvèrent ce qui venait d'être dit. Laura se tourna vers M. Chavigny. Elle avait voulu que son fondé de pouvoir, qui la représentait d'habitude à ces réunions, l'accompagnât; mais il ne voterait pas si la résolution était mise aux voix.

Elle lui parla bas pendant un instant. Puis M. Chavigny répondit à leur compatriote :

— Vous dites que les chefs militaires nous coûtent cher. Mais Touan est justement le seul à qui nous n'ayons rien versé. D'autre part, n'est-ce pas une erreur de le charger de la responsabilité directe de cette affaire ? Il n'a jamais montré pour nous d'hostilité, tandis que le maréchal...

Un secrétaire, à ce moment, apporta une communication du lieutenant-colonel Isoshi à Mr. Hatfield. Après avoir lu, ce dernier apprit aux autres que les rebelles venaient d'occuper une nouvelle ville, Young-Pei, sur la route de la capitale, à 95 kilomètres de Taiyuan. Ni le régiment de la garnison ni les soldats commandés par un détachement d'élèves de l'Académie militaire n'avaient combattu...

— Isoshi demande à me rencontrer au plus tôt pour que nous préparions ensemble un plan d'action.

Laura, qui avait vu le président du Groupe alarmé quand il redoutait des désordres, remarqua son calme.

— Le maréchal m'a garanti hier soir que Taiyuan ne risquait rien. La garnison a été renforcée par deux divisions venues du Sud. Ces troupes sont loyales. Elles ont la supériorité de l'armement, les rebelles ne pouvant guère posséder qu'un équipement léger. Mais le maréchal, je le répète, veut avoir les mains libres du côté de Touan.

Le Français qui avait critiqué Touan déclara :

— Depuis assez longtemps nous souhaitons voir disparaître un personnage intrigant et encombrant. Aussi ma réponse à la question de notre président

est-elle nette : profitons de l'occasion. Que le Groupe ne fasse rien pour empêcher le maréchal d'en finir avec Touan. Qu'il l'encourage plutôt !

— Mais est-ce bien l'intérêt du Groupe ?

Pour la première fois, Laura prenait la parole. Elle l'avait fait comme impulsivement. Les regards se tournèrent vers elle. Au silence qui s'était établi soudain, elle sentit l'effet que venait de produire sa question.

Elle hésita deux ou trois secondes. Ils la regardaient toujours. D'un ton qu'elle voulait très naturel, elle reprit :

— Mr. Hatfield a dit que la tâche urgente est de ramener le calme. Il avait estimé auparavant qu'avec le général Touan nous pouvions être sûrs que cela serait fait rapidement. N'est-il pas légitime de se demander si nous avons la même certitude du côté du maréchal ?

Le Français à la moustache tombante dit aigrement :

— Si j'attendais que quelqu'un prenne la défense du vainqueur de Yuanping — il détacha ces derniers mots — je ne pensais pas que ce serait Mme Formerie.

Laura pâlit brusquement. Ses mains tremblaient. Elle sembla sur le point de répliquer avec violence. Puis elle se domina.

Mr. Hatfield l'observait. Comme pour venir à son aide en lui évitant de répondre, il dit :

— L'intervention de Mme Formerie doit être méditée.

Il laissa s'écouler quelques instants pour leur permettre d'approfondir.

— Mme Formerie l'a souligné justement : nous courrons un risque en laissant le maréchal Feng se débarrasser actuellement de Touan, reprit-il. Ensuite, nous ne pourrons compter que sur Feng. Il fait preuve envers les rebelles d'une curieuse mollesse. S'il nous préparait une surprise ? Touan représente un moyen de pression pour obliger le maréchal à aller dans le sens que nous voulons. Pour avoir notre appui, chacun des deux témoignera d'un zèle dont nous bénéficierons.

Une discussion assez longue suivit. Laura savait par son fondé de pouvoir qu'il entrait dans la tactique de Mr. Hatfield de faire durer les discussions. Quand la lassitude, l'énervement commençaient à gagner les autres, il appuyait avec de nouveaux arguments la solution pour laquelle il tenait à obtenir le plus possible d'approbations. Ce jour-là, il ne resta finalement comme opposant que le Français à la moustache tombante.

— Donc, dit Mr. Hatfield, notre position est celle-ci : nous ferons savoir au maréchal — en nous servant de nos moyens de persuasion — qu'aucune mesure susceptible de répandre le trouble dans l'armée ne nous paraît souhaitable en ce moment. Que l'ordre soit ramené d'abord.

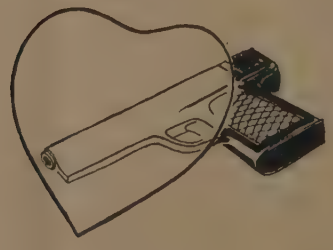
Mr. Hatfield commenta la décision qu'il venait de faire prendre. Il insista sur la prudence et l'habileté qu'il y avait à maintenir, tant que les troubles dureraient, la rivalité entre le maréchal et Touan.

— Le Groupe commet une erreur, affirma encore le Français opposé à Touan. Qui vous dit que ce général ne va pas penser à se servir d'abord ? Vous négligez le fait qu'il puisse avoir partie liée avec les rebelles. Si, au lieu de lutter contre eux, il s'attaque au maréchal, nous nous trouverons dans une confusion extrêmement périlleuse.

— Votre précieuse vivacité vous empêche de pénétrer toutes les particularités, dit le président du Groupe. Notre politique ici sait s'adapter aux changements perpétuels. Elle sait tenir compte de chaque personnalité...

Il jeta un coup d'œil vers Laura.

— Les possibilités que j'entrevois démontreront bientôt, une nouvelle fois, l'efficacité de cette politique.



CHAPITRE SIXIÈME

La visite du général Touan ne surprit guère Laura. Mais la jeune femme ne s'attendait pas à ce que son intervention à la réunion du Groupe fût révélée. Elle se rendit compte que cette intervention avait été notablement grossie. Et elle commença vraiment à croire que Mr. Hatfield, espérant qu'un rapprochement entre Laura et le général serait utile au Groupe, voulait s'employer à rendre ce rapprochement moins difficile.

Le général était arrivé dans la nuit à Taiyuan, en voiture, seulement accompagné de sa garde. Après ses entrevues avec Mr. Hatfield et le maréchal Feng, il s'était rendu assez tôt, ce matin, chez Laura.

Maintenant, en réponse à ses remerciements, elle assurait que ceux-ci n'étaient pas justifiés. Il l'écoutait avec un léger sourire. Le général ne voulait pas renoncer, elle le sentait, à l'idée que c'était à Laura qu'il devait de n'avoir été abandonné par le Groupe.

Il dit que pendant le temps passé loin de Taiyuan il s'était aperçu qu'il ne pourrait pas suivre la résolution prise le jour où Laura l'avait reçu avec tant de froideur.

— Savez-vous, madame, la principale des raisons pour lesquelles je suis revenu en hâte, presque seul, imprudemment ? J'avais peur pour vous. Et je me disais...

— Mr. Hatfield reste convaincu que les rebelles ne viendront jamais jusqu'ici.

— Mr. Hatfield ne pressent pas, je m'en suis rendu compte, jusqu'où peut aller ce mouvement, quelles suites il risque d'avoir très vite. Il faut écraser la révolte sans plus attendre. Et je crains qu'il soit tard, déjà...

Il la considéra encore. Etait-ce à cause de la nouvelle coiffure, de cette robe grise à petit col et parements blancs glacés ? Il lui trouvait ce jour-là l'aspect d'une toute jeune fille. Une jeune fille au regard singulièrement profond.

— En apprenant comment le Groupe avait décidé de ne pas laisser Feng m'arrêter à mon arrivée à Taiyuan, je n'ai pas été surpris, au fond, reprit-il. Malgré ce qu'avait été notre dernière entrevue, je ne cessais d'espérer que je ne m'étais pas trompé... Que de fois, là-bas, à l'Ouest, j'ai réfléchi à cela ! Je songeais à chacune de nos conversations. Et je persistais à croire que l'image que je m'étais faite de vous était vraie.

Laura gardait les yeux tournés vers la fenêtre. Depuis l'aube le vent lançait des tourbillons de terre jaune. Deux fois déjà, le valet de chambre avait dû aller nettoyer les vitres couvertes d'un voile de poussière.

— Des événements paraissaient avoir fait de vous, pour toujours, une ennemie. Mais je me dis que, peut-être, d'autres événements...

Laura n'eut pas à l'interrompre. Il n'acheva pas. Il fit quelques pas dans la pièce, regardant lui aussi vers les arbres du parc, dont l'âpre vent des déserts du Nord retournait les feuilles.

Pour ne pas laisser le silence se prolonger, Laura demanda à Touan ce qu'il pensait de la défaite du maréchal Feng. Ce dernier avait pris la tête d'une partie des troupes réunies autour de Taiyuan et avait décidé brusquement de se porter à la rencontre des rebelles, qui avançaient toujours, en suivant la route et la voie ferrée. Le maréchal, devant l'opposition du Groupe à l'arrestation de Touan, avait changé de projet. Il tenait à remporter un succès avant l'arrivée de son rival. Dans la nuit du 20 juin il avait été attaqué à 50 kilomètres à l'est de Taiyuan, alors qu'il croyait l'ennemi plus éloigné. L'armée du maréchal, surprise dans la plaine de Liaotchen, n'était pas parvenue à conquérir les hauteurs voisines. Elle avait dû reculer vers Taiyuan. Toutes les exploitations étrangères à l'est de la capitale étaient abandonnées. Le maréchal Feng avait obtenu un résultat opposé à celui qu'il cherchait. Il voulait retirer à Touan l'occasion d'un gain de prestige et la possibilité de se rapprocher du Groupe. Et cet échec démontrait que c'était du général Touan qu'il fallait attendre la victoire sur les rebelles.

— Ce n'est pas de leur avance que je m'inquiète, dit le général à Laura. Mr. Hatfield n'a pas tort d'estimer que nos troupes, à Taiyuan, doivent suffire pour les battre. Et dans quelques jours j'aurai une partie de l'armée que je fais revenir de l'Ouest. La colonne blindée arrivera après-demain. Les rebelles seront anéantis. Sauf si, d'ici là...

Il réfléchissait. Laura leva les yeux vers lui.

—... Pour moi, il y a dans cette situation des menaces qui ne sont pas encore toutes dévoilées.

— Le maréchal pourrait-il être d'accord avec les rebelles ?

Il fit un geste évasif.

— Je connais assez le comportement traditionnel ici pour penser que Feng n'a pas négligé de prendre des contacts avec eux. S'ils paraissaient prêts à l'emporter, Feng, pour conserver son pouvoir, se joindrait à eux, comme l'ont fait déjà certains fonctionnaires et chefs militaires de l'Est.

Ce qui préoccupait le plus le général, c'était l'équipement des insurgés, bien meilleur qu'on l'attendait, et la façon dont ils manœuvraient. Les rebelles avaient fait une marche forcée, la

nuit, pour surprendre Feng. Cela n'était guère dans les habitudes chinoises.

— Bientôt tout sera plus clair, la cause essentielle de cette révolte apparaîtra. Mais alors, un autre danger se révélera.

Le général Touan fit encore quelques pas dans le salon. Il ajouta, la regardant :

— En tout cas, je n'ai plus le souci qui me faisait trouver interminable mon retour à Taiyuan. Je suis sûr à présent que vous serez protégée.

Avant de la quitter pour se rendre à son quartier général, il dit qu'il aurait préféré ne pas parler autant des événements. Il voulait, en venant chez elle, que leur entretien ne ressemblât pas à ceux qu'il avait eus avec Mr. Hatfield et le maréchal Feng.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le général Touan revint deux jours après, en fin de matinée. Quand les voitures pénétrèrent dans la cour, Laura, qui achevait de s'habiller, s'approcha de la fenêtre. Elle vit le général se diriger vers la maison. Parmi les hommes de sa garde, elle reconnut le jeune colonel Sung Wen Mei, l'aide de camp qui se trouvait dans l'auto du général quand Laura était revenue avec Touan de Tchen-Nang. Elle avait appris que Wen Mei était le frère de ce général Sung exécuté naguère par la garde de Touan.

Dans le salon, Touan dit qu'il avait à présenter une demande. Il paraissait préoccupé. Ses bottes étaient jaunies de poussière...

— On m'a téléphoné du Groupe pour me dire que le combat avait été engagé, dit Laura.

— Il est terminé, annonça-t-il.

Une partie de l'armée des insurgés, qui progressait vers la capitale du Chansi, le long de la route Taiyuan-Pékin, tandis que l'autre essayait de couper les communications avec le Honan, avait été battue et reculait.

— Cet après-midi Feng recevra le Groupe, dit ensuite le général. Ce qui sera décidé aura les plus grandes conséquences.

La veille, le lieutenant-colonel Isoshi informait Mr. Hatfield que le gouvernement de Tokio avait été ému par les appels des Japonais et des nombreux étrangers angoissés devant le développement de la révolte. Les troupes du Japon au Mandchoukoo se tenaient prêtes à accomplir le devoir de l'armée d'un pays civilisé. Elles acceptaient d'assurer la sécurité dans le Chansi jusqu'à ce que tout péril eût cessé.

Son fondé de pouvoir avait aussi annoncé à Laura que le nombre des partisans du recours à l'aide japonaise avait augmenté au Groupe.

— Je prévoyais la démarche d'Isoshi, dit le général. C'est pourquoi j'avais décidé de déclencher l'attaque ce matin, sans attendre que la colonne blindée arrive de l'Ouest...

Si le Groupe se montrait favorable à l'action du Japon, il justifiait ce dernier. Les Japonais pourraient entrer dans la Chine proprement dite, sans craindre l'opposition des puissances dont les ressortissants — à Tokio on ne manquerait pas d'insister sur cela — demandaient le secours de l'armée impériale. Le Japon se présentait comme le défenseur des étrangers et de leurs biens.

Laura faisait voir un visage ennuyé.

— M. Chavigny doit aller à ma place cet après-midi au palais. Je veux me tenir en dehors de ces discussions. Je suis revenue à Taiyuan pour mettre en ordre mes affaires et non pour me mêler des événements locaux. Ils n'ont pas pour moi le même intérêt que pour vous.

— Trop souvent déjà, le Groupe n'a vu que l'immédiat... Isoshi connaît la tendance favorable au Japon. La concentration au Mandchoukoo d'une vingtaine de divisions prêtes à marcher contre nous, en profitant du prétexte pour envahir le Jéhol, le Chahar et peut-être le Hopei, est en rapport avec cet encouragement.

Touan savait qu'à la dernière réunion du Groupe Laura n'était point parmi ceux qui souhaitaient l'intervention du Japon au Chansi. C'était pourquoi il se permettait de dire qu'il serait important qu'elle soutînt son point de vue, cet après-midi, au palais.

— J'ai constaté que Mr. Hatfield et d'autres étrangers ne semblaient pas discerner une menace si claire pour moi. Alors j'ai eu la certitude que cette menace serait comprise aussi par vous.

Laura tapotait nerveusement le bras de son fauteuil.

— Si le Japon, en plus des ressources immenses du Mandchoukoo, s'emparait des mines de fer du Chansi, des gisements de houille les plus riches de toute la Chine, il en résulterait un danger non seulement pour mon pays...

— Toujours les mêmes considérations ! fit-elle, l'interrompant avec une espèce d'irritation. Etre pris dans cet enchaînement extérieur. Se laisser entraîner...

Il la regarda pendant un instant comme si l'accent de Laura l'avait surpris.

N'insistant pas davantage, il se retira, sans qu'elle eût rien promis.

— Donc, monsieur le maréchal, le colonel Isoshi nous offre de garantir notre sécurité en même temps que celle de ses nationaux. Le Japon rétablira très rapidement le calme et veillera à ce que les réparations légitimes soient faites. Le Groupe désire savoir, avant de donner sa réponse, si Votre Excellence est prête à fournir les mêmes assurances.

Quand Mr. Hatfield se tut, le maréchal s'entretint un moment, à voix basse, avec les conseillers chinois. Vêtu de son uniforme blanc, il se tenait derrière son grand bureau d'ébène, ayant à sa droite et à sa gauche un de ses vieux conseillers en robe de brocart. Ils étaient assis comme lui dans des fauteuils de bois noir sculptés, mais moins hauts que le sien.

Avec Mr. Hatfield, dans la vaste pièce au parquet recouvert d'épais tapis du Chahar, jaunes et rayés de bandes bleues, avaient été reçues une dizaine de personnes du Groupe, dont Laura. Le général Touan restait un peu à l'écart, près de l'une des hautes fenêtres aux carreaux vernis qui s'ouvraient sur la première cour.

Parlant avec lenteur, en anglais, le maréchal répondit à Mr. Hatfield sans le regarder.

— En remettant la lettre m'informant qu'il devenait chargé d'une mission particulière, M. le colonel Isoshi m'a très courtoisement demandé de prendre connaissance d'une note dont je vais lire le début.

Un des conseillers chinois ouvrit l'un des dossiers devant le maréchal. Celui-ci retira ses lunettes, en mit une autre paire que tendait le second conseiller. Tenant la feuille près de ses yeux, il commença :

Le gouvernement impérial japonais estime qu'il est d'une nécessité urgente de prendre des mesures pour écarter, dans les régions touchant au sud la Grande Muraille, toutes les causes qui peuvent troubler la paix. En vue d'assurer dans ces régions une paix solide et durable, le gouvernement impérial japonais considère comme un devoir de conscience de présenter au gouverneur de la province du Chansi les propositions qui suivent...

Le maréchal cessa de lire. Il changea de lunettes sans hâte. Puis, évitant toujours de regarder ses interlocuteurs, il reprit :

— Je demande à nos amis du Groupe, réunis ici pour aider de leurs conseils les ignorants qui dirigent la province, de bien vouloir remarquer que le désir de voir la paix maintenue, exprimé dans la note transmise par M. le colonel Isoshi, exclut l'éventualité d'un franchissement de la Muraille par l'armée impériale. En effet, ce franchissement aurait la portée d'un acte de guerre.

Ces détours parurent agacer Mr. Hatfield. Sans les ménagements d'usage dans l'entourage du maréchal, il dit :

— Le Groupe prend la liberté de redemander si Votre Excellence peut fournir des assurances égalant celles du colonel Isoshi.

Le maréchal se pencha vers le vieux Chinois assis à sa droite. Laura avait vu au général Touan le même mouvement d'impatience qu'à Mr. Hatfield.

Touan se leva.

— L'armée garantit le rétablissement rapide du calme dans tout le Chansi, déclara-t-il.

Pendant quelques secondes, la physionomie du maréchal fut comme boudeuse. Laura comprenait que, même en ce moment, la crainte d'être évincé par Touan occupait l'esprit du maréchal. Mr. Hatfield détailla une fois de plus les griefs des étrangers.

— Au Mandchoukoo, depuis que le Japon assure l'ordre, les sociétés étrangères se développent enfin dans la tranquillité, conclut-il.

Le regard de Laura rencontra celui de Touan. Quelques secondes après, elle parlait :

— Si le Japon occupe la province ; si les mines du Chansi se trouvent à sa disposition, n'y aura-t-il pas là un danger dans l'avenir ? Un danger non seulement pour la Chine... Cela ne doit-il pas aussi être considéré ?

Elle regarda Touan de nouveau. Et ils eurent ensemble un rapide sourire. C'étaient à peu près les paroles qu'il avait prononcées chez elle le matin. La déclaration de Laura fut également approuvée.

Mr. Hatfield observait l'attitude des gens du Groupe. D'après M. Chavigny, il avait voulu les faire participer à la discussion chez le maréchal, afin que la suite donnée à l'offre japonaise ne lui fût pas reprochée.

— L'un des buts de la démarche d'aujourd'hui, au palais, est de s'assurer de ce que serait la réaction chinoise à l'approche de l'armée japonaise, avait appris à Laura son fondé de pouvoir.

Mr. Hatfield redoutait toujours autant que la province devînt un champ de bataille. Si l'armée du Chansi résistait, toute la Chine serait certainement entraînée dans la guerre. Un autre but de Mr. Hatfield était de préparer l'attribution de nouveaux avantages, en échange du rejet éventuel de l'offre d'Isoshi.

Sans lever les yeux, le maréchal parlait.

— Mo Tseu dit : « Celui qui ne suit pas la route droite tracée par son père ne mérite pas la fidélité de ses serviteurs. Il n'aura pas l'estime des hommes de cœur... » Je ne dois jamais oublier ces paroles du grand maréchal, mon père, prononcées dans les derniers jours de sa vie. C'était un chef brave et sage. Je ne suis qu'un homme sans mérites et sans connaissances. Lui a toujours su protéger la province. Il m'a laissé cette tâche à poursuivre. Quoi que l'on décide à Nankin, si une armée étrangère franchit la Muraille, je donnerai l'ordre de résister tant qu'il restera un soldat !

Sa voix s'était faite plus grave. Cette fois il regardait les gens du Groupe, les uns après les autres. Depuis que le maréchal Feng avait parlé de son père, l'expression de son jeune visage déjà épais paraissait plus résolue, plus noble à Laura.

A son tour, Touan certifia :

— L'armée tout entière défendra le Chansi, jusqu'au bout...

Mr. Hatfield fit la moue.

— Ainsi cette armée se trouverait unie enfin ! dit-il avec aigreur.

Une nouvelle fois, Touan affirma que toutes les exploitations étrangères occupées allaient être dégagées très vite. Le maréchal feignait de ne pas écouter et s'entretenait avec ses conseillers... Puis il promit à Mr. Hatfield l'indemnisation rapide pour les pertes subies par les étrangers.

Mr. Hatfield exposa encore les griefs du Groupe. Touan lui demanda de ne pas répondre à Isoshi avant que fût connu le résultat de la bataille qui allait être engagée au sud de Taiyuan pour rendre de nouveau libre la route du Honan.

Les membres du Groupe furent priés par Mr. Hatfield de donner leur opinion. Invitée à parler la première, Laura déclara que, selon elle, le Groupe pourrait attendre l'issue de la bataille.

Les autres, après les promesses du maréchal et du commandant de l'armée, furent de l'avis de Laura.

La route du Honan était libre de nouveau. Les rebelles avaient été défaits au cours d'une bataille

d'une demi-journée dans les collines au sud de Taiyuan.

Vers l'Est, l'armée avait déjà réoccupé la voie ferrée jusqu'à 80 kilomètres de Taiyuan. Mr. Hatfield avait fait savoir au maréchal que le Groupe, soucieux de voir la paix maintenue et reconnaissant les efforts loyaux de l'armée du Chansi, envisageait de ne pas approuver le projet japonais d'intervention. Mais en renonçant à cette intervention, qui aurait apporté une sécurité certaine, le Groupe estimait légitime, tenant compte d'autre part des pertes matérielles que lui causait la révolte et de celles « hélas ! irréparables en vies humaines », une revision des accords au sujet des concessions. L'autorisation d'ouvrir d'autres mines dans les territoires épargnés par la révolte serait donnée à titre de dédommagement immédiat. Et la distance sur laquelle l'exploitation minière deviendrait libre autour des routes et des voies ferrées construites par le Groupe serait portée de 1 à 3 milles.

Bien entendu, avant de céder, le maréchal s'était d'abord récrié.

— C'est seulement dans ces conditions que je peux faire admettre au Groupe le refus de l'aide japonaise, avait affirmé Mr. Hatfield.

Puis il avait fait savoir au maréchal que le Groupe ne refuserait pas l'octroi d'appréciables crédits pour l'équipement de l'armée. (On désignait discrètement ainsi les sommes dont l'emploi n'était pas contrôlé...)

Un soir, au moment où la nuit tombait, Touan, rentrant à Taiyuan, vint donner à Laura des nouvelles de sa mine de Se-Ngen, d'où les rebelles avaient été chassés. Il trouva chez Laura le lieutenant-colonel Isoshi.

Les deux ingénieurs français de la mine de Se-Ngen avaient péri. Touan avait ordonné qu'on s'employât à remettre en état les installations saccagées.

— Mon Dieu ! fit Laura, émue, j'étais allée là-bas huit jours avant ces événements. Le plus jeune des ingénieurs m'avait averti qu'il rentrerait bientôt en France pour se marier !...

— Hélas ! tous mes compatriotes tombés aux mains de ces misérables ont connu le même sort ! dit Isoshi, compatissant.

Puis il félicita le général Touan pour la rapidité avec laquelle étaient délivrés les territoires pris par les rebelles.

— L'armée avance moins vite que je l'avais prévu, dit Touan. Nous avons atteint les grandes collines, où les opérations sont plus difficiles.

Il regarda Isoshi.

— Et aussi, comme je l'avais dit à Mme Formerie, la surprenante abondance de leur armement en mortiers et en mitrailleuses ralentit notre progression. De même l'habileté souvent inattendue de leurs mouvements...

— De toute façon, je suis certain que vous en aurez bientôt fini, déclara Isoshi.

Peu après il se retira. Touan hésita, se demandant s'il devait le suivre. Mais Laura accompagnait déjà Isoshi.

Quand elle revint, comme il restait debout, hésitant encore, Laura lui indiqua un siège. C'était la première fois qu'il se trouvait ainsi chez elle, le soir. Sans doute parce que la seule lampe allumée n'éclairait qu'imparfaitement le vaste salon, Laura s'assit, non pas en face, de l'autre côté de la table, mais dans un fauteuil voisin. Pendant une ou deux secondes, les yeux du général Touan se fermèrent. Elle remarqua son visage amaigri, ses traits tirés.

Ni l'un ni l'autre ne paraissait songer à rompre le silence. Le général regardait la main de Laura qui se détachait, blanche, sur le bras du fauteuil. Si le silence se prolongeait encore un peu, Touan n'allait-il pas faire un mouvement, prendre cette main ?...

— A propos de l'origine de la révolte, gardez-vous les mêmes soupçons ? demanda-t-elle tout à coup.

Sa voix avait eu une légère altération. Il considéra longuement Laura.

— Parlons de cela, dit-il, non sans amertume. Parlons de nouveau de cela.

Laura venait de ramener sa main à elle.

— Les Japonais sont ceux qui ont le plus souffert de la révolte. Très peu ont pu s'échapper, dit-elle, d'un ton très naturel cette fois.

Il avait baissé la tête. Quelques secondes passèrent.

— Je prévoyais l'offre d'intervention en lisant des extraits de journaux du Japon et du Mandchoukoo. On n'y minimisait pas ce qui se passait ici...

Et qui donc aurait fourni aux rebelles leur armement ? Les chefs militaires qui s'étaient joints à eux avaient été payés très cher. L'argent avait-il été versé seulement par les sociétés secrètes ? Puis, aucun de ces chefs n'aurait pu diriger les rebelles aussi bien qu'ils l'avaient été.

— Isoshi, sans doute, n'était pas le seul à Taiyuan à connaître la préparation du mouvement...

Touan dit ensuite le souci que lui causait une nouvelle parvenue la veille. On avait arrêté à la limite du Chensi un des agents secrets japonais les plus redoutés. Le Japonais, quelques heures plus tard, s'était assez curieusement échappé. Que préparait-il du côté de la province avec laquelle Touan venait de cesser les hostilités ?

— Les Japonais, au Mandchoukoo, sont toujours prêts à se mettre en marche. Cette révolte fournissait l'occasion. Elle pouvait leur valoir l'accord des étrangers. Le refus du Groupe que vous avez bien voulu contribuer à provoquer les a gênés. Mais ils ne renoncent pas. Mr. Hatfield croit que la province est à la veille d'avoir retrouvé la tranquillité. Des indices me laissent penser qu'il aura bientôt une déception.

— Mr. Hatfield a la conviction que le Mandchoukoo rassasiera les Japonais pour dix ans.

— Sur ce point comme sur plusieurs autres, je n'ai pas le même avis que Mr. Hatfield... Isoshi a été nommé ici en raison de l'amitié qui existe entre nous. Son seul rôle a toujours été de préparer l'arrivée de l'armée impériale, de la provoquer... Ses chefs espéraient qu'il m'attirerait de leur côté. Ils m'auraient aidé à abattre Feng. Il n'a pas réussi. Aussi, lorsque je revenais à

Taiyuan et que le Groupe faisait pression sur le maréchal pour qu'il renonce à m'arrêter...

Il leva les yeux vers Laura.

— Cela, grâce à vous. Oui, si je suis libre — et vivant — c'est grâce à vous !

— Isoshi aurait poussé le maréchal à se débarrasser de vous ?

— Isoshi a fait une démarche opposée à celle du Groupe. Feng a cédé à Mr. Hatfield parce qu'il s'attendait à avoir bientôt besoin du Groupe pour l'aider, face aux Japonais.

Isoshi devait estimer que l'armée, sous la seule conduite du maréchal Feng, aurait beaucoup plus de peine à réduire la révolte. Elle serait moins à craindre quand les Japonais franchiraient la Grande Muraille.

Isoshi avait donc encouragé le maréchal à emprisonner Touan.

— Je suis étonnée, dit Laura. Nous avons parlé de vous plusieurs fois. Avec assez de franchise, je crois. Je ne pense pas m'être trompée en comprenant qu'il a pour vous plus que de l'estime.

— Pendant nos études militaires, en Europe, nous ne nous quittions guère. Notre amitié subsiste. Mais ici il a une mission.

Il secoua la tête. Elle vit ses yeux se fermer une nouvelle fois. Comme pour s'excuser, il dit :

— La plus grande partie de mes nuits se passe soit en auto, entre Taiyuan et les différents lieux des combats, soit à préparer les opérations du lendemain. Il faut se préoccuper du danger extérieur. Puis on n'a pas seulement l'ennemi devant soi, mais derrière, à côté...

— Vos succès ne vous donnent-ils pas plus d'importance qu'au maréchal ? Il doit avoir de plus en plus peur de vous.

Elle continua :

— Avec raison, sans doute.

— Après son humiliant échec contre les rebelles, il a dû se résoudre à me laisser le premier plan. Il veut donc davantage ma perte.

Il eut un mouvement de lassitude.

— Les officiers qui m'obéissent peuvent être achetés par mes ennemis. Il m'arrive de douter de tous... Je ne vous dirai jamais comme je le devrais l'apaisement, le réconfort que m'ont apportés ces instants où j'ai parlé avec vous.

Il fit une pause.

— Dès le début, j'ai eu une confiance... Une confiance que rien ne pourrait faire fléchir. Ah ! vous retrouver, vous ! Etre délivré de la pensée du coup qui me frappera dans le dos...

— Cessez, je vous en prie ! dit brusquement Laura avec un singulier accent.

Nerveusement, elle fit quelques pas. Puis, venant devant lui, elle le regarda fixement. Il semblait attendre avec une sorte d'avidité. Elle ébaucha un geste imprécis et ne dit pas les mots qu'elle avait paru sur le point de prononcer.

Comme si elle ne trouvait rien d'autre, elle tourna légèrement la tête vers la petite pendule mandchoue, ovale dans un cadre de bois de teck sculpté. Il se leva. Il y eut un assez long silence.

Laura s'était reculée d'un pas.

— Vous pensez, si je ne me suis pas trompé sur le sens de certaines de vos paroles, que l'action déforme celui qui l'entreprend, qu'elle le dépasse, dit-il. Je voudrais savoir si vous estimez encore qu'il en est toujours ainsi ?

— Sans doute, pour vous, jusqu'ici...

D'un ton grave, elle ajouta :

— Mais tout cela n'est pas fini.

(A suivre.)

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Le romancier de *L'Or du « Cristobal »*, de *L'Homme seul* ; le conteur de tant d'histoires de mer ou d'aventures n'est pas seulement un écrivain qui, du haut de son grenier de l'île Saint-Louis, évoque des paysages qu'il a vus uniquement par l'imagination. A. t'Serstevens a toujours été aussi un grand voyageur, et son œuvre purement littéraire doit sans doute se lire en fonction même des « reportages » qu'il a effectués à l'étranger, l'une éclairée par les autres et vice-versa.

La guerre, naturellement, mit un frein à la bougeotte de notre romancier globe-trotter. Mais Paris était à peine libéré que t'Serstevens songeait à repartir. Pendant trois ans sa concierge, quai de Bourbon, répéta aux visiteurs que son locataire était parti « pour les Iles ». Il avait réussi ce miracle, en effet, à une époque où le moindre déplacement à l'étranger était encore contrarié par tant de formalités : gagner la Polynésie orientale française et s'y installer. Les légendes littéraires — de Loti ou de Gauguin — jouèrent leur rôle et l'on pensa que l'on n'entendrait plus jamais parler de t'Serstevens.

C'était mal connaître ce diable d'homme, dont la tête est solidement accrochée aux épaules. Il revint de Tahiti comme il était revenu, naguère, après avoir bourlingué aux quatre coins du monde : avec un joli livre sous le bras. Le goût des voyages n'est pas forcément celui d'une bohème débraillée, et les écrivains maudits n'appartiennent plus guère à notre temps. D'ailleurs on découvre vite à Shanghaï un petit bistro qui ressemble étonnamment à certain café-tabac de Levallois, et, mis à part quelques détails qu'on ne peut même plus appeler de « couleur locale », rien n'est plus monotone, à première vue, que la surface de notre globe. C'est l'art de l'écrivain, justement, de retrouver sous cette patine de modernisme la vérité profonde des choses.

C'est le plaisir que l'on ne peut manquer de prendre à la lecture de *Tahiti et sa couronne* (Albin Michel, édit.). Le souci constant de l'auteur, après avoir *vu*, est de *rendre* avec exactitude et l'esprit débarrassé de tout préjugé. On comprend vite que *voir* n'était pas si aisé : ces archipels comptent une cinquantaine d'îles, certaines à 1.000 kilomètres de Tahiti. Après trois ans de pérégrinations, *rendre* n'est guère plus facile : comment ne pas se perdre dans le détail, comment opérer les synthèses... ; si l'on a pris beaucoup de notes, comment les ordonner ; si l'on n'en a pas pris, comment s'assurer de l'exactitude des faits ou des observations ?

Si l'on en juge par le premier volume de son récit, A. t'Serstevens s'en est admirablement tiré. Je lui reprocherai de vouloir parfois trop nous en dire et de s'obstiner à nous faire la preuve de sa bonne foi : il est assez vite admis par le lecteur que l'auteur n'a pas négligé de noter l'orthographe exacte de tel mot polynésien et d'inscrire sur ses tablettes la nomenclature de tous les végétaux qu'il a observés. On préférerait souvent un ton moins didactique, plus amical envers nous et qui admette que nous ne sommes pas si bêtes pour comprendre à demi-mot (en tout cas pour imaginer).

Ce n'est là qu'une querelle de détail. Le récit de voyage de t'Serstevens est assez riche, assez évocateur pour qu'on puisse se permettre de faire la fine bouche.

N'est-ce pas, pour un jeune écrivain, s'abandonner à ce que les partis politiques appellent « l'esprit de provocation » que de sous-titrer aujourd'hui un livre : « roman d'amour » ? Et n'est-ce pas pousser le défi un peu loin que de commencer à peu près en ces termes : « Je me suis fixé pour objet de vous raconter une jolie histoire, une de celles qui tournent bien. Je ne connais pas encore mes personnages ; je m'en vais les inventer devant vous. Il y aura un jeune homme et une jeune fille. Je n'ai pas encore songé aux noms que je pourrais leur donner ; que diriez-vous, pour l'un, de Pierre et pour l'autre, de Mélie? Si cela vous convient, ils se sont rencontrés tel jour et se sont dit ceci : ..., etc. »

On avouera que, pour un romancier, c'est tendre au lecteur les verges avec lesquelles on le fouettera. Il est de bon ton, de nos jours, de n'inventer que des histoires noires dont les protagonistes cultivent ouvertement des vices que la morale réprouve et, en tout cas, éprouvent au moins l'envie de vomir à propos de tout ou de rien. Il est admis, d'autre part, que les personnages d'un romancier sont présentés au lecteur dans leur entité propre avec un corps, une âme et un comportement adéquat.

Avec son nouveau livre *L'Heureuse Aventure* (Julliard, édit.), Emile Danoen a brillamment tenu cette périlleuse gageure. Rompant avec les modes littéraires du temps, il a écrit un « roman d'amour » dont toutes les péripéties s'engrènent de façon telle que l'histoire ne peut que « bien finir ». Mais on ne peut jamais, péjorativement, l'appeler un livre rose pour l'opposer à la ridicule descendance des œuvres de J.-P. Sartre ou des néo-réalistes américains. Brisant avec une certaine convention qui fixe les règles de la création romanesque, Emile Danoen, d'autre part, ne se fait pas faute de nous répéter que ses héros sont tels parce qu'il les crée à mesure et qu'ils se trouvent de ce fait impliqués dans certaines aventures dont lui, auteur, est à peine responsable. Et pourtant, le lecteur est très vite persuadé, me semble-t-il, que ces personnages sortent effectivement de la vie et que cet ouvrier ou cette jeune fille, il les connaît pour les avoir côtoyés cent fois dans la rue ou le métro.

Cette double réussite est, à mon avis, assez rare pour qu'on s'y arrête.

Donc, Pierre et Mélie, jeunes Parisiens de condition très modeste, font un jour connaissance dans un bal. Ils s'éprennent l'un de l'autre ; ils se marient (et les parents de la jeune fille ne s'y opposent pas !) ils vivent à l'hôtel ; ils font du tandem, le dimanche, sur les routes de banlieue ; ils sont heureux ; ils ont un enfant ; après l'accouchement, le jeune couple et les beaux-parents décident d'aller vivre ensemble dans un de ces pavillons en pierre meulière que l'on peut aussi bien trouver hideux ou magnifiques, suivant le point de vue auquel on se place. Telle est, résumée en quelques lignes, la trame de *L'Heureuse Aventure*.

On sent combien pour un auteur

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

il peut être périlleux de broder sur un pareil thème. Ne nous a-t-on pas si souvent rebattu les oreilles avec la formule : « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. »

Emile Danoen y apporte un éclatant démenti. Pour vraies et sympathiques qu'elles soient, les aventures de Pierre et de Mélie, le comportement dans la vie de ces personnages, leur psychologie... ne cessent jamais d'être vus avec une bonne humeur communicative et — de la part de l'auteur — une absence de pose qui force l'attention du plus pointilleux et rébarbatif des lecteurs. Réaction plus rare encore aujourd'hui : on éclate souvent d'un rire franc et honnête. Emile Danoen pourtant ne cache rien des découvertes mutuelles du jeune couple et, plus d'une fois, nous fait entrer dans leur intimité amoureuse : son naturel dégagé de la convention sociale ou de la sottise est tel que cela nous amuse ou nous émeut avec la même absence d'arrière-pensées qu'au moment où il nous fait assister, par exemple, aux expériences culinaires — comiques en soi — de nos héros.

Pour arriver à pareille réussite, il fallait que l'auteur se sentît parfaitement maître de sa langue et du « ton » qu'il avait choisi. On prend rarement Emile Danoen en défaut. Certes, quelques chapitres auraient gagné à être resserrés davantage ; quelques phrases, à être débarrassées de leurs bavures. Prenant le contre-pied de bien de ses contemporains en littérature, Emile Danoen n'en sacrifie pas moins, parfois, au discours relâché dont on croit trop vite qu'il a l'aisance et « la vie » du naturel. Danoen oublie ainsi que le comble du naturel c'est souvent un amoncellement d'artifices.

Il n'en reste pas moins que *L'Heureuse Aventure* est l'un de ces romans qu'on découvre avec ravissement dans le déferlement de la production contemporaine. Pour ma part, je souhaite de tout cœur qu'un des jurys littéraires de la saison le découvre et attire sur lui l'attention d'un public blasé à plus d'un titre.

Aux visiteurs de plus en plus nombreux qui se pressent devant les toiles du plus jeune de nos Salons de peinture : le Salon de Mai, mais qui très souvent manifestent leur incompréhension — quand ce n'est pas leur indignation — il me semble bon de conseiller la lecture d'un récent petit livre de Marcel Arland : *Chronique de la peinture moderne* (Corréa, édit.).

Le critique si subtil de la création littéraire qu'est le romancier de *l'Ordre* s'est toujours défendu d'être un critique d'art. Mais il aime passionnément la peinture, et au hasard des expositions ou de ses visites dans les musées il s'est toujours efforcé d'analyser son sentiment. Les pages qu'il écrit alors, il les considère comme des « promenades » à travers un art qui n'est pas le sien. Mais le promeneur est sensible et d'une rare finesse d'esprit. Ses réflexions apportent souvent plus pour la compréhension d'une peinture — devenue, il faut le reconnaître, bien difficile — que tant d'exposés dogmatiques.

Et le lecteur de bonne foi ne manquera pas de suivre Marcel Arland s'il admet sans trop rechigner ce qu'énonce d'abord notre promeneur : « Aimez la peinture contemporaine jusque dans ses manifestations les plus audacieuses : on parlera peut-être de faiblesse, de snobisme ou de mauvais goût. Mais en même temps restez fidèle à un Tintoret, un Masaccio, un Poussin : vous serez accusé d'inconséquence, sinon de duplicité. Comme si ce n'était pas d'abord parce que nous aimons ces vieux maîtres que nous aimons nos contemporains, et les plus audacieux... » C'est la preuve de cette double amitié que nous apporte cette *Chronique de la peinture moderne.*

On croyait tout connaître des atrocités commises dans les pays soumis à sa domination par le démentiel régime hitlérien à l'époque de sa suprématie. Des témoignages comme ceux de David Rousset ou de l'Allemand Eugen Kogon nous ont, en particulier, emmené dans cet « enfer organisé » que Dante lui-même aurait été incapable d'imaginer : les camps de concentration. Mais les cités concentrationnaires se cloisonnaient en classes sociales, et de la plus misérable de toutes nous ne savons presque rien pour une simple raison : pour ceux qui la composaient — les Juifs — la cité n'était qu'un lieu de court passage dont la porte ouvrait rapidement sur la chambre à gaz et le crématoire.

D'autre part, pour les grandes communautés juives de l'Est, les nazis employèrent une autre méthode. Elle nous est pleinement et amplement exposée dans le livre du docteur Marc Dvorjestky.

Ghetto à l'Est (Editions Robert Marin), traduit du yiddish par Arnold Mandel, est, à travers l'histoire personnelle de son auteur, le témoignage qui nous manquait et qui nous fait comprendre comment, en peu d'années, les nazis réussirent le massacre collectif le plus gigantesque de toute l'histoire.

Lorsque, peu après le 22 juin 1941, les Allemands entrèrent dans Vilna, cette ville comptait 60.000 Juifs ; à peine six mois plus tard, 20 % seulement avaient survécu ; au moment de l'effondrement du III[e] Reich on pouvait compter sur les doigts les rares survivants. Le processus avait été fort simple : concentration des « indésirables » à l'intérieur de deux ghettos où, à des intervalles plus ou moins réguliers, des rafles avaient lieu, les raflés étant envoyés à Ponar, lieu d'extermination. L'un de ces ghettos était liquidé à son tour grâce à ces « actions » menées avec une astuce diabolique. En 1943 l'opération était terminée : il ne restait plus à Vilna un seul Juif !

On comprend aisément que le drame réside autant dans le résultat final que dans ce sursis plus ou moins long qui fut donné à des milliers d'êtres humains. Et, grâce à Marc Dvorjetsky, on comprend aussi pourquoi ces morts en puissance ont, chacun pour soi, attendu de finir de la main des nazis plutôt que de se suicider. L'habileté des SS consistait, en effet, à laisser à chacun un espoir, si minime fût-il, de survivre à cette lente mais implacable boucherie.

L'un des épisodes les plus hallucinants est celui où Dvorjetsky analyse la période des « scheins ». Dans le ghetto, en effet, les privilégiés sont ceux qui détiennent un laissez-passer de travail ; tôt ou tard, les autres, malgré l'ingéniosité avec laquelle ils se dissimulent dans des cachettes, sont pris et envoyés à Ponar. Mais les propriétaires de « scheins » ne peuvent pas, eux-mêmes, s'abuser longtemps sur le « droit à la vie » que leur confère le document. Car, brusquement, sur l'ordre des maîtres, de nouveaux recensements ont lieu, suivis de changements dans la couleur ou la durée de validité du « schein ». Ainsi le SS toujours invisiblement présent peut-il prélever, chaque fois qu'il en a envie, sa ration de sang humain...

Bien entendu, *Ghetto à l'Est* est plus un documentaire qu'une œuvre littéraire. Mais il éclaire l'âme humaine davantage et mieux que ne le ferait une œuvre d'imagination : incroyable sadisme des bourreaux, psychologie tortueuse des policiers choisis parmi les esclaves et qui, bon gré, mal gré, aidaient le SS à accomplir le plan de destruction ; inimaginable résistance des victimes... Et l'on ne sait plus très bien quel sentiment l'emporte à la lecture : de l'horreur ou de la pitié !

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.